

Le Courrier de Russie

N°318 Du 13 au 27 janvier 2017

www.lecourrierderussie.com

Journal russe en français

GROUPE NOVYI VEK MEDIA

Docteur Liza: mort d'une juste



Elizabeth Glinka en octobre 2015 (Sergueï Savostianov / TASS).



SUIVEZ L'ACTUALITÉ EN RUSSIE CHAQUE JOUR SUR
lecourrierderussie.com


**SCHNEIDER
 GROUP**

Market Entry *FAST TRACK*

- Sans enregistrement
- Solution rapide d'essai
- Espace bureau

Pour plus d'informations : www.schneider-group.com
 russie kazakhstan biélorussie ukraine pologne

publicité

**AGENCE
 NVM**
 NOVYI VEK MEDIA

Retrouvez
 tous nos
 travaux sur
 le site :
nvm-publishing.com

+7 (945) 660 29 18

Vos projets, nos idées... Votre envol.


 Moscou,
 10 Milioutinski per.
 bât. I

publicité

Qui dira aux clochards combien leurs piles sont belles ?

JEAN-FÉLIX DE LA VILLE BAUGÉ

J'ai passé Noël en Haute-Marne. Colombey-les-Deux-Églises. Le vent. La pluie. Parfois la neige. Je beurrerais mes tartines. Des biscottes. Les boulangeries sont loin. La radio : « Avion russe disparu Mer Noire Syrie Chœurs de l'Armée rouge décimés ». J'étais le beurre salé. Le sel faisait craquer les biscottes.

Le soir, mes parents devant le journal télévisé : « Un avion militaire russe avec à son bord une partie des chœurs de l'Armée rouge s'est abîmé en mer Noire juste après son décollage. Il transportait également le docteur Elizabeth Glinka - plus connue sous le nom de Docteur Liza -, qui apportait cinq tonnes de médicaments pour les enfants victimes du conflit en Syrie... »

Docteur Liza il y a cinq ans pour notre interview. Dans son sous-sol. Rue Piatnitskaïa. Entourée de ses clochards. Nous disons « sans-abris ». Ou « SDF ». Nous avons peur des mots. Glinka disait « clochards ».

Notre interview la dérangeait. Elle détestait les journalistes. Leur fausse lumière. Leur regard mort. Leur cordialité minutée. Elle détestait le temps qu'ils lui faisaient perdre.

Elle répondait à nos questions. Un mot. Deux. Parfois une phrase.

Nous l'empêchions d'être avec ce clochard à l'autre bout de la table. Qui comptait ses pièces. Des piles de pièces d'un kopeck. De cinq kopecks. De dix kopecks. De cinquante kopecks. Plus nous lui posions de questions, plus elle regardait monter les piles.

Enfin nous avons fini nos questions. Elle s'est assise à côté de lui. Sa joie de le retrouver. Elle lui a dit combien ses piles étaient belles.

Vous auriez vu son sourire à cet instant. Vous auriez vu le sourire du clochard. Vous auriez compris qui nous venions de perdre.

Et vous auriez pleuré. Comme moi. Tout seul. Devant ma cheminée. ■



Elizabeth Glinka de retour à Moscou avec un enfant évacué de la zone de combats en Ukraine, octobre 2014

Docteur Liza : mort d'une juste

INNA DOULKINA

Depuis le 25 décembre dernier, la Russie est en deuil. Nous pleurons nos soldats morts dans le crash de leur avion au-dessus de la mer Noire. Nous pleurons nos journalistes et nos chers chanteurs des Chœurs de l'Armée rouge. Au petit matin, dimanche, ils étaient 92 passagers à se trouver à bord de ce Tu-154 pour se rendre de Sochi à Lattaquié, en Syrie.

À la septième minute de vol, l'avion est tombé. Aucun rescapé. Aucun espoir. Notre perte est immense. Notre douleur est indicible. Et elle ne nous lâchera plus, et jamais nous ne serons reconfortés, car outre nos sœurs et nos frères, nous avons perdu une sainte.

Elle a été parmi nous, et elle n'y est plus. Nous sommes tous orphelins. C'est exactement ce que ressentent, en ce moment, tous ceux qui ont connu Elizabeth Glinka, cette femme exceptionnelle, qui a consacré sa vie à soulager celle des autres. Elle aussi était à bord du Tupolev. Le docteur Liza, comme on l'appelait, apportait en Syrie des médicaments et des fauteuils roulants aux patients des hôpitaux. Quelques jours avant son départ, elle revenait de Donetsk, autre ville en proie à la guerre, où elle parrainait des hôpitaux et orphelinats. Durant l'été 2014, au plus fort des combats entre l'armée ukrainienne et les rebelles, le docteur Liza s'est rendue, dans la région sinistrée, auprès des grands oubliés des conflits entre adultes : les enfants. Elle y a circulé entre les camps et a réussi l'impossible : mettre d'accord les ennemis jurés sur la nécessité d'évacuer l'orphelinat d'une ville tenue par les insurgés, assiégée par l'armée.

Liza était si désintéressée, sa force de conviction tellement frappante que les membres des deux camps, pour quelques heures, ont oublié qu'ils étaient là pour s'entretuer et se sont souvenus - miraculeusement - qu'eux aussi avaient des enfants. « Nous allons faire ce que tu nous demandes au nom de

nos propres enfants », lui ont répondu les hommes armés jusqu'aux dents, de part et d'autre. Puis ils lui ont apporté des chocolats et des oranges : « Pour les petits, hein ! », ont-ils insisté. « Que des choses que mes petits malades n'ont pas le droit de manger », leur a-t-elle répondu.

Ces enfants malades, elle les a tous sortis de l'enfer sur ses genoux, couverte de leur urine et de leur vomis, elle les a transportés, multipliant les tournées dans son ambulance vétuste, accompagnée de son chauffeur, un type du coin qui avait accepté de traverser ces zones criblées de tirs de toutes parts simplement parce qu'il aussi « avait des gamins ». Liza savait réveiller l'humain chez les plus endurcis des êtres. À son contact, les plus insensibles se découvraient capables d'aimer leur prochain. C'est probablement ce qui explique que tant de gens aimaient aider Liza. Ne serait-ce que pour se dire, une fois au moins : « Je suis quand même

quelqu'un de bien, hein ? » Et Liza acceptait toute aide, depuis celle du chef de l'administration de Vladimir Poutine à celle du candidat d'opposition Mikhaïl Prokhorov.

« Je suis prête à négocier avec n'importe qui pour sauver la vie d'un enfant ; c'est ainsi et ce ne sera pas autrement », répondait-elle à toutes les critiques - avant de reprendre un train pour Donetsk. De cette guerre fratricide qui n'en finit pas, Liza est parvenue à arracher des centaines d'enfants. Elle a pu les rapatrier à Kiev et à Moscou, les placer dans des hôpitaux et leur assurer un traitement. Car de formation et de métier, Liza était médecin, spécialiste en soins palliatifs. On lui doit notamment le premier hospice de Kiev et le développement des soins palliatifs à Moscou. On lui doit aussi et surtout des centaines de leçons d'humanité et d'humilité - qui, seule, élève les âmes.

Voici Liza à la gare de Paveliets, en train de nourrir et de soigner des SDF ; la voilà dans l'entresol de la

rue Piatnitskaïa, où siège sa fondation, « Aide juste », en train de rédiger une lettre de demande officielle pour une femme immigrée ; la voici encore, à la morgue cette fois, en train de récupérer le corps d'un sans-abri afin de l'enterrer dignement, dans une tombe individuelle et pas à la fosse commune. Car, disait-elle : « Ce que les clochards me demandent le plus souvent, c'est de m'occuper de les faire enterrer comme il faut ; c'est ce qui les inquiète le plus. » Et la voilà, ensuite, qui paie de sa poche - combien de fois?! - l'inhumation de ce pauvre hère, et puis de celui-ci, et de celui-là... car personne d'autre ne voulait d'eux. Et personne ne les pleurera. Sauf Liza. Et peut-être Dieu.

Mais aujourd'hui, Liza, tous les Russes pleurent pour toi, les repus et les démunis - d'une seule voix. Car tu as donné l'espoir aux premiers et la consolation aux seconds. Nous avions faim, et tu nous as nourris. Sois-en bénie, chère Liza. Repose en paix. ■



Les gens continuent à apporter des fleurs aux bureaux de la fondation du docteur Liza.



Une représentation de l'ensemble Alexandrov à Moscou, le 20 mars 1978

La Russie au chœur arraché

Le 25 décembre, 64 chanteurs du chœur Alexandrov ont péri dans la catastrophe aérienne du Tupolev 154, qui a fait 92 morts au-dessus de la mer Noire. La tragédie a suscité une vive émotion en Russie, où l'ensemble, plus connu lors de ses tournées mondiales sous le nom de Chœurs de l'Armée rouge, est un véritable symbole. Le jour même du crash, de nombreux Russes sont allés déposer des fleurs au siège de la chorale, à Moscou, pour rendre hommage à leurs héros. Le portail d'information Meduza était sur place.

DANILO TOUROVSKI, Meduza
Traduit par MANON MASSET

Situé dans le sud-ouest de la capitale, près du quartier général du ministère russe de la défense, le bâtiment où répétaient régulièrement les artistes de la chorale est surnommé, par ses voisins, la « Maison Alexandrov ».

En face, sur une place, se dresse fièrement la statue du fondateur de la chorale, Alexandre Alexandrov, qui l'a dirigée de 1928 à 1946. Dès 10 heures du matin, les membres de l'ensemble restés à Moscou (122 sur 186), des admirateurs anonymes et des personnalités publiques sont venus rendre hommage aux artistes disparus, au pied du monument.

Les journalistes de Perviy Kanal étaient là aussi, pour réaliser un reportage sur ce drame qui les concerne directement. Neuf journalistes, dont trois employés de la première chaîne de télévision russe, se trouvaient en effet également à bord de l'avion. Discutant entre eux, les journalistes présents se souvenaient que leurs collègues disparus « étaient réticents à faire ce voyage de presse urgent ».

Si la plupart des artistes refusaient de parler à la presse, un

choriste a tout de même confié que c'étaient « les plus jeunes » qui étaient morts dans le crash.

Un autre a précisé que les choristes allaient en Syrie donner un concert à Alep, récemment libérée des insurgés par l'armée gouvernementale, avec l'aide des soldats russes. En mai dernier, le ministère russe de la défense avait organisé un concert de ce type à Palmyre, à l'occasion de la libération de la cité antique. Palmyre qui, en décembre, a été reprise par les combattants de l'État islamique.

Le petit-fils du fondateur de la chorale, Evgueni Alexandrov, venu lui aussi rendre hommage aux disparus, a souligné que le but de ce voyage était de soutenir le moral des troupes russes en Syrie. Les artistes prévoyaient d'interpréter des œuvres classiques, dont *La Guerre sacrée*, écrite par Alexandrov lui-même. « C'est une douleur terrible. Les meilleurs solistes ont été tués, le chœur en entier, a-t-il déclaré, rappelant que son grand-père avait coutume de dire *Pas de chœur, pas d'ensemble*. »

Plusieurs femmes ont ensuite déposé des œillets rouges à la

porte du bâtiment et y ont allumé quelques bougies : « Mon fils a suivi des cours ici, je connais tous ceux qui sont morts », a précisé l'une d'entre elles, Natalia.

Derrière elles suivait le métropolitain Hilarion, président du département des relations extérieures du Patriarcat de Moscou. Il a lu une prière commémorative et déposé une corbeille de fleurs devant la porte. Le métropolitain connaissait bien le chef d'orchestre, Valéry Khalilov, qui a lui aussi péri dans la catastrophe. « Nous avions visité ensemble plusieurs villes américaines, a indiqué le responsable religieux. Se trouvait également, à bord, le père du chantre de l'église où j'ai dit l'office aujourd'hui. Nous avons prié pour le repos de tous ceux qui étaient dans l'avion. Et notamment pour celui d'Elizabeth Clinka, que tous connaissent sous le surnom de Docteur Liza, et qui a fait tant de bien. Elle est dans nos cœurs », a souligné le père Hilarion.

Un homme vêtu d'une veste trop grande et portant un sac plastique usé s'est alors agenouillé devant l'entrée de la Maison

Alexandrov. « Valéry ? Khalilov ? Vivant ? », a-t-il demandé aux journalistes, avant de se mettre à pleurer. L'homme s'est ensuite présenté : il s'agit d'Anatoli Kompaniets, chef adjoint de l'ensemble de 1982 à 1993. « J'ai parcouru le monde avec Valéry ! », a-t-il ajouté.

Le directeur de la culture pour la Ville de Moscou, Alexander Kibovski a également rendu hommage aux artistes devant le siège de la chorale : « Ces dernières années, en tournée, on les qualifiait d'arme chantante du Kremlin. Et c'était le cas. Oui, ils chantaient en uniforme, ils faisaient leur devoir et ils ne pouvaient pas refuser d'aller donner un concert », a-t-il déclaré, précisant que la plupart des choristes s'étaient régulièrement produits dans des zones de guerre. Le directeur du département moscovite de la culture a ajouté que former des ensembles de ce niveau ne prenait pas quelques années mais des décennies : « Et en une seule, maudite, fois, nous venons de perdre un groupe d'artistes magnifique », a-t-il conclu. ■

DES CHAMPS DE BATAILLE À LA RENOMMÉE MONDIALE

Fondés sous l'égide du ministère soviétique de la défense, les Chœurs de l'Armée rouge se produisent pour la première fois à la Maison centrale de l'Armée rouge, en octobre 1928. À l'époque, ils ne comptaient que dix soldats artistes. Quelques mois plus tard, l'ensemble passe sous la direction du compositeur Alexandre Alexandrov, professeur de musique au Conservatoire de Moscou.

En 1935, la chorale compte déjà 135 membres, et 274 deux ans plus tard. Dès la première décennie de son existence, l'ensemble parcourt l'Union soviétique mais aussi d'autres pays, telles la Tchécoslovaquie, la Mongolie et la Finlande. En 1937, le groupe remporte le grand prix

de l'Exposition universelle de Paris. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, le chœur marque la mémoire collective nationale en donnant plus de 1 500 représentations sur le front, pour soutenir les troupes. La plus connue des chansons de l'ensemble, *La Guerre sacrée*, date de cette période. L'auteur, Alexandre Alexandrov, a également écrit l'hymne de l'Union soviétique.

À la fin des années 1940, l'ensemble prend le nom de son fondateur, mort en 1946 d'une crise cardiaque, lors d'une tournée européenne. Entre 1960 et 1970, le groupe vend un nombre de disques record et caracole en tête des classements soviétiques. À

la fin des années 1970, l'ensemble reçoit l'appellation officielle d'« académie », la plus haute certification professionnelle soviétique. Dans sa formation contemporaine, l'ensemble est composé de 186 membres, dont neuf solistes, un chœur d'hommes de 64 chanteurs, un orchestre de 38 musiciens et un groupe de danse mixte, de 35 artistes. Le groupe donne régulièrement des concerts dans les casernes militaires et unités de l'armée russe, voyageant souvent dans les zones de conflit – Afghanistan, Yougoslavie, Transnistrie, Tadjikistan, Tchétchénie... En Syrie, les choristes auraient dû donner une représentation à Alep, pour célébrer le Nouvel An

2017 avec les soldats russes. En 2004, l'ensemble s'était rendu au Vatican, à l'occasion du 26^e anniversaire de l'élection du pape Jean-Paul II, y interprétant la célèbre chanson russe *Kalinka*. En 2007, ils se sont produits, pour la première fois de l'histoire, au siège de l'OTAN. Valéry Khalilov avait été nommé directeur artistique de l'ensemble en avril 2016. Le chef d'orchestre était aussi le directeur musical du festival international de musique militaire Tour Spasskaïa. Également à bord de l'avion qui s'est écrasé en mer Noire, il fait partie des 64 membres des Chœurs de l'Armée rouge morts au combat. ■

Le Courrier de Russie

Version papier :
Rédactrice en chef / Directrice de la publication
Inna Doulkina
inna.doulkina@lcdr.ru
Site internet :
Rédacteur en chef
Thomas Gras
thomas.gras@lcdr.ru
Rédacteurs
Rusina Shikhatova,
Manon Masset
Correctrices/traductrices
Julia Breen, Mailis Destrée
Webmaster
Marc Dobler
marc.dobler@lcdr.ru
Responsable communication
Albina Kildebaeva
albina.kildebaeva@lcdr.ru
Contact rédaction
redaction@lcdr.ru
Tél. (495) 660 29 17
Pour s'abonner
abonnement@lcdr.ru



Responsables des activités éditoriales
Alina Reshetova (directrice)
ar@nvm-publishing.com
Maria Trigubets
mt@nvm-publishing.com
Daria Sobolyanova
ds@nvm-publishing.com
Konstantin Barko
kb@nvm-publishing.com

Rédactrice en chef des projets économiques
Anastasia Sedukhina
Directrice artistique
Galina Kouznetsova

Contacts publicité et édition
pub@lcdr.ru
Tél. (495) 660 50 38
Directeur commercial
Thomas Kerhuel
thomas.kerhuel@ccifr.ru
Responsable partenariats
Tatiana Chevikina
tatiana.chevikina@lcdr.ru

Édité par
OOO Novyi Vek Media ©.
Enregistré auprès du TsTU du ministère de la presse et des médias. ПИ № ФС77-45687
Président
Jean-Félix de La Ville Baugé
Fondateurs
Philippe Pelé Clamour, Jean-Luc Papon, Emmanuel Quidet
Adresse du journal
10 Milioutinski per., bât.1
Moscou 101000

Le journal est distribué gratuitement et sur abonnement. Il est imprimé à partir de films au OAO Moskovskaïa Gasetnaïa Tipografia, 123995, Moscou, Oulitsa 1905 goda, dom 7.

Volume 3 p.1.
Tirage 22 000 exemplaires
Commande N° 0136
Donné à imprimer le 11 janvier 2017

publicité

Mardis

MARDI 24 JANVIER 19H

RENCONTRE

avec
Alexandre Liebeskind
médiateur politique Afrique pour le Centre Henry Dunant
« DE LA RÉVOLUTION RUSSE À LA RÉVOLUTION ISLAMISTE »

Conférence en français suivie d'un apéritif
Entrée libre dans la limite des places disponibles

10 Milioutinski pereoulok, bât. 1
Loubianka ou Tchistyïe Proudy
Inscriptions par mail :
albina.kildebaeva@lcdr.ru

En partenariat avec l'agence de voyages Sponsor

Crash du Tu-154 : erreur humaine ou attentat ?

Le 25 décembre 2016, un avion militaire russe Tupolev Tu-154 avec 92 personnes à son bord s'est abîmé en mer Noire, ne faisant aucun survivant. *Le Courrier de Russie* s'est penché sur les raisons possibles de la catastrophe.

RUSINA SHIKHATOVA

Parti de l'aérodrome militaire de Tchkalovski, près de Moscou, l'avion, qui avait fait escale à Sochi pour s'approvisionner en kérosène, a disparu des radars à 5h25 du matin, à 1 700 mètres de la côte, après avoir redécollé. Il se dirigeait vers la base aérienne russe de Hmeimim, près de Lattaquié, dans le nord-ouest de la Syrie.

L'attentat

Les premières informations sur le crash de ce Tupolev 154, survenu quelques jours après l'assassinat de l'ambassadeur russe en Turquie, faisaient clairement penser à une piste terroriste. L'équipe de pilotage n'avait signalé aucun problème aux contrôleurs aériens. Les débris de l'appareil se sont dispersés sur plusieurs kilomètres, laissant supposer qu'il s'était désintégré en plein vol – suite à une explosion. C'est d'ailleurs ce qu'avait clairement affirmé Nikolaï Vinogradov, pilote militaire, à *Gazeta.ru*, au lendemain du drame : « Il y a probablement eu une explosion de bombe. Sans cela, les débris de l'avion ne s'étendraient pas sur une surface aussi importante. » Une version que les sources officielles se sont empressées de démentir : « La thèse d'une explosion est peu probable », a aussitôt déclaré le porte-parole du ministère russe de la défense, Igor Konachenkov, au quotidien *Vedomosti*. À l'en croire, l'avion ne s'est désintégré qu'en heurtant la surface de la mer Noire, et l'éloignement des débris s'explique par des courants sous-marins très puissants.

D'autres experts en aviation mettent en doute la thèse de l'attentat : « L'aéroport de Sochi est très bien protégé, parfaitement équipé en matière de sécurité. Je ne vois vraiment pas quelqu'un y introduire des explosifs », a notamment affirmé au *Courrier de Russie* Andreï Litvinov, pilote d'aviation civile. Le porte-parole du ministère de la défense a en outre précisé que, lors de l'escale à Sochi, qui a duré trois heures, aucun passager ni membre d'équipage n'avaient quitté l'avion, ni laissé monter personne à bord. Il a ajouté que ce ravitaillement devait



Opération de recherches sur le lieu du crash, près de Sochi, le 29 décembre 2016

initialement se faire à l'aéroport de Mozdok, dans le Nord-Caucase, mais que l'escale avait été déplacée pour des questions météorologiques.

L'erreur de pilotage

Les autorités russes évoquent plutôt un « problème technique » à l'origine de l'accident. « Il paraît évident que c'est l'équipement qui a lâché », a notamment supposé le ministre russe des transports, Maxime Sokolov, le 29 décembre. Quinze jours plus tard, le portail d'information *Life.ru*, habituellement très au fait des dessous des affaires retentissantes, a dé-

- Le train d'atterrissage est rangé, chef.
- (Inaudible)
- Ah putain !
- (Signal sonore)
- Les ailerons, putain, c'est quoi cette m** ?
- Altimètre !
- On est... (Inaudible)
(Signal du rapprochement de la terre)
- (Inaudible)
- Chef, on tombe !

Selon une source proche de l'enquête citée par *Life.ru*, le copilote, Alexander Rovenski, aurait confondu les manettes régissant le train d'atterrissage et les

vinov, fort de ses huit ans d'expérience de pilotage de Tu-154, c'est un scénario tout à fait probable : « Il ne faut pas oublier que l'équipe a décollé au petit matin, après avoir déjà volé quelques heures, puis passé trois heures dans l'avion stationné sans dormir. Dans ces conditions, même un pilote très expérimenté peut se tromper », affirme l'expert. Le pilote confie d'ailleurs mal comprendre la décision de faire travailler les pilotes la nuit, sur un vol qui aurait pu s'effectuer n'importe quand dans la journée. « À supposer qu'une défaillance technique se soit effectivement produite, ce sont des choses beaucoup plus difficiles à gérer en état de fatigue », souligne-t-il.

Vladimir Popov, pilote militaire interrogé par *Le Courrier de Russie*, évoque également l'hypothèse d'une erreur humaine. Toutefois, il estime que le problème des ailerons n'explique pas tout : « L'avion a effectivement pu perdre l'équilibre si les ailerons ont été

rangés trop tôt, mais le système automatique aurait dû signaler le problème aux aviateurs et prévenir la chute », souligne-t-il. Pour l'expert, qui rejette aussi la thèse de l'attentat, un autre problème technique a dû survenir au même moment, auquel les pilotes n'ont pas su faire face. « N'oublions pas qu'il y avait aussi, au sol, l'équipe qui s'est occupée du ravitaillement. Personne ne peut être certain que toutes ces manipulations d'entretien ont été effectuées dans le respect des procédures », ajoute-t-il.

L'expert souligne en outre que le décollage a forcément été difficile. « Sochi, c'est un aéroport compliqué : les avions s'envolent vers la mer. À 5h30, il faisait encore nuit, le temps était nuageux, l'horizon n'était pas visible, les pilotes n'avaient pas de repères... et les appareils peuvent toujours avoir du retard dans leurs indications », souligne Vladimir Popov, expliquant que, dans ces conditions, les pilotes ont pu réagir de façon inadéquate à une situation imprévue. « Le plus probable, c'est une suite de mauvaises coïncidences auxquelles les pilotes, obligés de travailler fatigués et dans un ciel couvert, ont mal réagi », résume l'expert, avant d'ajouter que seul le travail des enquêteurs, toujours en cours, permettra d'en savoir plus avec certitude. ■

Il ne faut pas oublier que l'équipe a décollé au petit matin, après avoir déjà volé quelques heures, puis passé trois heures dans l'avion stationné sans dormir. Dans ces conditions, même un pilote très expérimenté peut se tromper.

chiffré l'enregistrement de la dernière conversation des pilotes du Tu-154, découvert dans les boîtes noires. Le dialogue semble confirmer la thèse « technique », les pilotes évoquant un problème au niveau des ailerons.

Décryptage :
- Vitesse 300... (inaudible)
- (Inaudible)

ailerons, rangeant ces derniers plus tôt qu'il ne le fallait, ce qui aurait provoqué un déséquilibre, et la chute de l'avion. Le commandant en chef, Roman Volkov, 35 ans – 3 000 heures d'expérience de vol, dont la moitié en tant que chef de bord –, n'aurait remarqué l'erreur que trop tard.

Est-il aussi facile de confondre des manettes ? Pour Andreï Lit-

publicité

 www.prolangue.ru
Prolangue Linguistic Center

- cours de langues pour adultes et enfants : russe, français, anglais et allemand
- Russe de survie - 80h - programme intensif
- approche individualisée et méthode communicative
- formules très souples - leçons individuelles, en groupe et en mini-groupe
- tarifs intéressants

29/16, Sivtsev Vrajek per., bur. 527,
Moscou, 119002 m. Kropotkinskaïa
tél: (399) 201 8092
e-mail: info@prolangue.ru

publicité

+7 925 507 02 94
info@r-tgroup.ru
www.r-tgroup.ru www.ttservices.ru

COMPTABILITE
DECLARATIONS FISCALES
FICHES DE PAIE
CONSEILS JURIDIQUES
CREATION DE SOCIETES
CONTENTIEUX
GESTION ADMINISTRATIVE DES RESSOURCES HUMAINES

Votre conseiller pour tous les services en Russie

Moscou et Ankara prennent en main le destin de la Syrie

Un mois après la reprise d'Alep par les troupes de Bachar el-Assad, la Russie et la Turquie se présentent en garantes de la résolution du conflit syrien. Les deux pays sont à l'origine de la trêve actuelle sur le terrain et de futures négociations à Astana, et ils combattent ensemble l'État islamique. Un rapprochement qui, toutefois, ne réjouit pas Damas.

THOMAS GRAS

Après deux tentatives échouées de trêve en 2016, la Russie ne semble plus compter sur la coalition internationale menée par les États-Unis pour régler la crise syrienne. Au terme d'une dizaine de jours de négociations, Moscou et Ankara se sont entendues sur un accord de cessez-le-feu en Syrie, extension de celui en vigueur à Alep depuis la libération de la ville. Depuis le début de la guerre, en mars 2011, c'est la première fois que la Turquie parraine un tel accord et surtout que Washington, en pleine transition gouvernementale, n'est pas associée à une telle initiative.

Cette nouvelle réalité dans le conflit syrien a notamment permis d'intégrer au dialogue les groupes d'opposition pro-turcs, hostiles à Assad, présents dans le nord-ouest du pays. Outre ces derniers, sept autres groupes de l'opposition syrienne « modérée », dont les importants Ahrar al-Cham ou Jaysh al-Islam, ont rejoint le cessez-le-feu. La trêve n'a été rejetée que par les organisations terroristes islamistes Front Fatah al-Cham et État islamique, ainsi que par les Forces démocratiques syriennes, actives contre l'EI dans le nord de la Syrie.

Nouveaux alliés

Quelques jours après le début de la trêve, proclamée le 30 décembre dernier, Moscou a également appuyé l'armée turque par des raids aériens près de la ville d'Al-Bab, au nord du pays, où Ankara combat l'État islamique depuis l'été 2016, affirme *The New York Times* et *Kommersant*.

Il s'agit de la première aide russe apportée à la Turquie en Syrie, et d'une certaine rareté dans l'histoire des deux pays, qui ont été en guerre à douze reprises. D'autant que la Turquie, membre de l'OTAN, aurait théoriquement dû faire d'abord appel aux États-Unis, tout aussi actifs dans le ciel syrien, comme le souligne *Kom-*



Enfants syriens à Alep-Est le 24 décembre 2016. Les militaires russes mènent une opération de déminage.

mersant, qui y voit un « coup tactique ». « Pour Moscou, l'union avec Ankara prend une signification clé, en ce qu'elle permet de réaliser plusieurs objectifs, notamment celui de ne pas laisser à l'Occident l'initiative dans le règlement futur du conflit syrien », explique le quotidien russe.

Pour Igor Delanoë, directeur adjoint de l'Observatoire franco-russe et spécialiste du conflit syrien, la coordination militaire russo-turque autour d'Al-Bab s'inscrit aussi dans le processus de réchauffement des relations entre Moscou et Ankara. « Il s'agit pour les Russes de renvoyer l'ascenseur aux Turcs, dont l'implication a été décisive dans le dénouement de la bataille d'Alep », soutient-il.

Enfin, la Turquie est, avec la Russie et l'Iran, à l'origine de négociations de paix qui doivent se tenir sous l'égide de l'ONU à Astana, au Kazakhstan, le 23 janvier – soit trois jours après l'investiture de Donald Trump –, et se poursuivre le 9 février à Genève.

Ankara non grata

De nombreux obstacles se dressent cependant sur la voie d'un règlement de la situation à Astana. Premièrement, la condition presque *sine qua non* de la tenue de ces pourparlers est le respect du cessez-le-feu, déjà violé à plusieurs reprises début janvier, selon les agences de presse internationales.

Le deuxième, primordial, est lié à la liste – non confirmée à ce jour – des participants à la rencontre. Le président syrien a notamment d'ores et déjà déclaré qu'il ne dialoguerait qu'avec la « vraie » opposition. « Quand je dis vraie, je veux parler de celle qui a ses racines en Syrie et non en Arabie saoudite, en France ou en

Grande-Bretagne », a-t-il déclaré à la presse française, le 9 janvier.

Le troisième, de taille, est paradoxal puisqu'il concerne la Turquie, qui a toujours exigé le départ de Bachar el-Assad et soutenu des groupes armés opposés au régime. De fait, Damas ne voit pas d'un bon œil l'entrée de son voisin turc dans le « club » de ses alliés – ce que le président syrien n'a pas manqué de souligner. Toujours face aux médias français, Bachar el-Assad, qualifiant la Turquie de « pays instable », a précisé ne pas faire confiance à son président, Recep Tayyip Erdogan, « dans la mesure où c'est un islamiste ».

Moins radical, l'Iran, qui soutient de toutes ses forces le maintien de Bachar el-Assad au pouvoir, éprouve aussi une certaine méfiance à l'égard de la Turquie. Téhéran a notamment précisé que cette dernière, à la différence des autres pays de la coalition menée par la Russie, n'avait pas reçu d'invitation officielle de Damas.

Malgré ces désaccords, la rencontre d'Astana, si elle se tient, pourrait toutefois s'avérer plus fructueuse que les négociations précédentes, est persuadé Igor Delanoë. « La présence d'Ankara, avec qui Moscou s'entend de nouveau bien, devrait permettre de modérer l'appétit des Iraniens, qui ne veulent pas reculer sur l'avenir d'Assad. On peut s'attendre à des négociations intenses autour de cette question, avec la Russie en position de médiateur entre la Turquie et l'Iran. Cela pourrait aboutir à de vrais résultats, car les acteurs actuels souhaitent réellement avancer, et que l'antagonisme Russie – États-Unis n'est plus là pour venir polluer le dossier », conclut l'expert. ■

« L'assaut sur Mossoul va probablement durer toute l'année 2017 »

Le commentateur Maxime Ioussine explique, pour *Kommersant*, pourquoi, si Daech peut être vaincu, le terrorisme islamiste ne le sera jamais.

MAXIME IOUSSINE, *Kommersant*
Traduit par JULIA BREEN

En ce tout début d'année, sur l'ensemble des « points chauds » de la planète, c'est en Irak que se sont déroulés les combats les plus féroces. L'armée nationale, soutenue par des détachements des milices populaires chiites et des conseillers étrangers, a intensifié son assaut sur Mossoul, principal bastion de l'État islamique.

L'opération de reprise de la ville, considérée comme la capitale irakienne du « califat », ne respecte désespérément plus l'agenda depuis longtemps. N'ont été tenus ni les promesses de la prendre avant l'élection présidentielle américaine, ni les serments de parvenir à un tournant décisif avant le Nouvel An. Aujourd'hui, même les pronostics les plus optimistes ne présagent pas la chute de Mossoul avant la fin du printemps.

Si l'on en croit les données officielles du commandement irakien, les forces d'assaut de la ville, malgré leur colossale supériorité en nombre, ne contrôlent aujourd'hui que 60 % de sa partie orientale, située sur la rive gauche du Tigre. Sachant qu'il y a encore toute la partie occidentale – considérée comme plus solide et mieux préparée à se défendre. Il ne reste qu'à admettre que l'assaut sur Mossoul va durer encore longtemps, probablement toute l'année 2017.

Si l'opération avance si lentement, c'est avant tout à cause des piètres qualités combattives de l'armée irakienne. Certes, celle-ci n'est plus aussi pitoyable qu'elle l'était en juin 2014, quand des divisions entières ont fui sous l'assaut de quelques milliers de « combattants du djihad », abandonnant Mossoul ainsi que des centaines de villes et villages et laissant à l'État islamique des arsenaux d'armes complets, notamment ceux tout juste reçus de l'Occident.

Il faut reconnaître que les forces armées irakiennes sont aujourd'hui plus aptes au combat. Mais pas assez pour s'opposer à des combattants de l'EI fanatiques, aguerris et beaucoup plus motivés. Seule leur écrasante supériorité numérique permet aux troupes gouvernementales ira-

kiennes d'obtenir ne serait-ce que quelques succès à Mossoul et sur d'autres secteurs du front.

Et encore – ces succès ne sont obtenus qu'au prix de pertes colossales. La tactique de l'EI dans les combats pour Mossoul est extrêmement simple : briser la force vive de l'adversaire en lui causant des dommages maximaux. Et ce grâce à une arme principale : des voitures remplies d'explosifs, conduites par des combattants kamikazes. À Bagdad, on n'a pas encore trouvé de méthode efficace pour lutter contre cette tactique.

Résultat, les forces d'assaut de Mossoul, clairsemées, sont saignées à blanc, et les lourdes pertes sapent l'esprit combattif des troupes. Il faudrait en urgence des renforts – mais ceux-ci ne peuvent être assurés que par les détachements chiites, dont l'intervention est rejetée autant par les sunnites, qui constituent l'écrasante majorité des habitants de Mossoul, que par les Kurdes, qui ont suspendu leur participation aux combats. On tourne en rond. Et on ne s'étonne plus que l'opération s'avère si laborieuse.

Quelle conclusion en tirer ? L'EI sera-t-il en mesure de résister et de tenir Mossoul ? C'est peu probable. Les forces impliquées dans la lutte contre le « califat » sont tout de même très importantes. Et même si ces dernières se battent en partie grâce à leur nombre plutôt qu'à leur capacité et éprouvent les unes envers les autres une très profonde méfiance, leur écrasante supériorité numérique autant que technique se ressentira tôt ou tard.

Mossoul sera prise – sinon au printemps, du moins à l'été ou à l'automne. Et cela aura un impact décisif sur le cours de la guerre sur le front syrien voisin, où les islamistes tiennent toujours Raqqa et d'autres villes, notamment Palmyre. L'agonie de l'État islamique peut durer encore longtemps, mais c'est indéniablement une agonie. Le « califat » finira par être liquidé – il a lancé un défi à un trop grand nombre d'acteurs importants.

Cela signifiera-t-il la défaite du radicalisme islamiste dans son ensemble ? Malheureusement, non. Il y aura toujours des attentats terroristes, et on ne peut pas exclure de nouvelles tentatives de recréer un « califat » sur le territoire d'autres États. Le monde civilisé n'est, hélas, pas en mesure de gagner définitivement cette guerre. Mais il n'a pas le droit de la perdre non plus. ■

publicité

20 ans CCI FRANCE RUSSIE CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE FRANCO-RUSSE

MOBILISEZ VOS SPÉCIALISTES EN RUSSIE

SOLUTIONS DE PORTAGE SALARIAL

moncontact@ccifr.ru
+7 495 721 38 28
www.ccifr.ru

publicité

La référence en Russie, depuis 70 ans ...

70 CIFICAL BUILDING BUSINESS with EURASIA
1946 - 2016

► Accompagnement commercial
► Services et maîtrise d'oeuvre industriels

cifalgrupe.com

La petite culotte n'est pas un luxe

En 1958, Yves Montand, en visite à Moscou, achetait des sous-vêtements soviétiques typiques pour les arborer, à son retour à Paris, comme des exemples de mauvais goût absolu : culottes descendant aux genoux, bas d'épais coton brun et soutiens-gorge aux airs de parachute. Comment la lingerie russe a-t-elle évolué depuis ? *Le Courrier de Russie* a enquêté auprès de fabricants et de distributeurs.

RUSINA SHIKHATOVA

L'ère de la pénurie des petites culottes semble aujourd'hui révolue, et les dessous des Russes ne font plus rougir les Français. Dans tout le pays, des boutiques spécialisées regorgent de belles parures, pour tous les budgets. Pourtant, tout n'est pas rose. La vieille sensation de manque revient quand, consommatrice lambda, vous décidez de vous offrir des sous-vêtements confortables : un tour des enseignes suffit à se rendre à l'évidence – si le marché est saturé d'articles sexy en strass et dentelles, dénicher un slip simple en coton relève de l'exploit.

Néanmoins, de plus en plus de femmes russes refusent cet état de fait. C'est le cas d'Anna Gorodetskaïa, 32 ans, fondatrice de la boutique de lingerie en ligne Trusbox. L'idée de se lancer dans la distribution de petites culottes lui est venue il y a trois ans. «J'en avais marre de chercher partout, en vain, des sous-vêtements basiques!», confie-t-elle. Anna se souvient de cet été décisif de 2013 : «C'était le mois de juillet et j'étais



Un modèle de petite culotte commercialisé par Trusbox

taille, mais choisies par nos soins ! Intéressée ? Laissez-nous votre e-mail ! » Au bout de seulement quelques jours, le site recense déjà 300 demandes. Les deux femmes ne perdent pas de temps : elles se rendent en Chine, en quête de fournisseurs fiables et pas chers.

Quelques semaines plus tard, elles sont de retour à Moscou avec deux valises pleines d'échantillons ; et, dès l'automne 2013, elles lancent une boutique en ligne et le service d'abonnement aux petites culottes : Trusbox. Le premier lot, de 1 000 pièces, part aussitôt chez les abonnées et permet d'amortir les frais de lancement. L'affaire commence à tourner. Aujourd'hui, Trusbox compte

«Les gens qui vendent des chaussures ne vous disent pas de porter des escarpins tous les jours, à ce que je sache ? Mais pour les distributeurs de lingerie, il va de soi que les femmes doivent enfiler chaque matin un string chic en dentelle!», fulmine-t-elle.

Rien de superflu – juste une culotte

Toutefois, au printemps 2014, une première remise en question s'impose. Anna et Elena réalisent que 30 % de leurs ventes sont des tailles L, et 15 %, des XL – ce qui ne correspond pas aux mensurations réelles de leurs clientes. Les slips chinois sont trop petits pour les femmes russes. «En plus, ils ne sont pas

de Trusbox. «Kositchkina, ce sont des sous-vêtements pratiques et confortables pour tous les jours, mais jamais tristes ! Les couleurs sont vives, les motifs variés... Mes clientes apprécient, je reçois beaucoup de retours positifs», indique la jeune styliste. Katia ne cherche ni à créer des produits de luxe, ni à vendre à des prix exorbitants. «Mon premier objectif, c'est de rendre mes clientes heureuses!», insiste-t-elle.

La marque possède une boutique en ligne et six distributeurs dans cinq villes du pays, de Rostov à Saint-Petersbourg. Les articles sont produits dans une usine de Rostov, à raison de 100 000 pièces par an. Enfin une marque entièrement *made in Russia* ? Oui et non. «Si les culottes sont effectivement cousues ici, les tissus sont toujours importés. À l'heure actuelle, personne en Russie ne fabrique de tissu pour sous-vêtements», déplore Natalia Tarnavskaïa, propriétaire de la marque Kositchkina.

Anna Gorodetskaïa a donc fait appel aux stylistes de Kositchkina

pour créer une collection spéciale Trusbox, en remplacement des culottes chinoises. Résultat : huit modèles de petites culottes en coton et viscose, qui ont vu le jour à l'été 2016. Il s'agit de slips taille basse et taille haute, d'un string et d'un brésilien, aux couleurs pastel, tous vendus sur la boutique en ligne Trusbox entre 590 et 710 roubles la pièce. En outre, Trusbox commercialise également sur son site la marque Noir, une autre création de Katia Tcherkatchina.

La troisième marque distribuée par Anna vient de Penza. À l'origine de la ligne Mesh Lingerie : une psychologue de 23 ans, Viktoriia Artiukhnina. «Je déteste les soutiens-gorge bourrés de mousse et j'aime coudre. Je me suis donc dit que je pourrais essayer de créer moi-même mes sous-vêtements!», confie cette dernière. Lancée à l'automne 2015 avec cinq modèles de base et seulement 5 000 roubles d'investissements, la boutique en ligne de Viktoriia fonctionne en prépaiement et traite une vingtaine de commandes par mois. «Je travaille principalement sur mesure, pour ne pas avoir à gérer des stocks», explique-t-elle. Mais depuis le début de sa coopération avec Trusbox, en novembre dernier, les demandes ont doublé. La jeune femme propose aujourd'hui des culottes et des brassières souples sans armatures, en faisant parfois appel à des couturières professionnelles.

Mesh Lingerie et Noir représentent 50 % du chiffre d'affaires mensuel de Trusbox. La collection de Katia Tcherkatchina pour la marque apporte encore 30 %. Le reste correspond aux boîtes Trusbox, composées des mêmes marques. «Nous sommes passées d'un 100 % *made in China* à un 100 % *made in Russia* – et ça a marché ! Nous n'avons pas perdu une seule cliente», se félicite Anna Gorodetskaïa.

Manifestement, la lingerie russe a de beaux jours devant elle ! ■

« Ne proposer à la femme moderne que des sous-vêtements sexy, c'est une offense ! »

en vacances, mais je n'avais aucune envie de perdre mon temps à la plage. Je me suis dit que je pouvais lancer mon affaire!», raconte-t-elle. Sitôt dit, sitôt fait : Anna brise sa tirelire, qui contient 100 000 roubles d'économies, et propose à une amie, Elena Lioubarskaïa, de rejoindre l'aventure.

La guerre aux froufrous

Les deux femmes se lancent à l'assaut de la niche – désespérément vide – des dessous confortables. Elles identifient le problème et envisagent des solutions : «Nous nous sommes dit que la petite culotte, c'était un consommable, un vêtement qui s'abîme vite, a tendance à disparaître dans les machines à laver... Nous trouvons donc que l'idéal, ce serait une sorte de boîte à sous-vêtements inépuisable, un peu comme un sac sans fond!», explique Anna. Pour rendre l'impossible possible, les partenaires imaginent un service d'abonnement... aux petites culottes. Sur le site qu'elles créent, elles en expliquent le fonctionnement aux futures clientes potentielles : «Vous recevrez chaque mois un lot de trois petites culottes confortables et à votre

plus de 200 abonnées fidèles, qui reçoivent, contre 1 500 roubles d'abonnement mensuel, leur colis surprise de trois pièces. Les clientes ont le choix entre des culottes «simples» ou «design», avec ou sans string. Si ces derniers restent très prisés, les modèles simples gagnent chaque jour en popularité, précise Anna. «Confortable peut aussi vouloir dire beau. Et nos dessous sont tous dans cet esprit!», insiste-t-elle. Pour la fondatrice de Trusbox, distribuer des slips en coton est bien plus qu'une simple stratégie marketing – c'est une philosophie. «Ne proposer à la femme moderne que des sous-vêtements sexy, c'est une offense!», estime-t-elle. La petite culotte n'est pas un investissement, c'est un vêtement comme un autre : on la porte avant tout pour être bien dans son corps et pas pour épater son partenaire ! Et on a le droit de penser à autre chose, dans la journée, qu'à faire attention à ne pas abîmer la dentelle de son slip avec son jean!», ironise la jeune femme. Anna est persuadée que la majorité des distributeurs de lingerie féminine ne se soucient pas des besoins réels des femmes.

taillés pour notre morphologie», précise Anna. Les partenaires revoient donc leur schéma d'approvisionnement et décident de se tourner vers des producteurs locaux. La crise du rouble, qui vient d'éclater, les conforte dans leur décision. «Nous ne pouvions de toute façon plus travailler avec les Chinois. Avec le rouble qui dégringolait, les prix d'achat augmentaient tous les jours – et il fallait pourtant continuer à remplir les colis», explique Anna. La jeune femme découvre l'existence de petits créateurs de lingerie locaux, assez nombreux à vendre leur production sur les réseaux sociaux VKontakte et Instagram. La plupart du temps, ils vivent en dehors des capitales. «Nous trouvons que c'était une excellente occasion de faire connaître leur travail aux Moscovites et aux Pétersbourgeoises, qui représentent 80 % de nos ventes», poursuivent les deux entrepreneuses.

Les jeunes femmes optent pour une marque de Rostov-sur-le Don, Kositchkina (littéralement, «La fille qui porte des nattes»). Fondée en 2010 par Katia Tcherkatchina, aujourd'hui âgée de 32 ans, la marque partage la philosophie

LA POITRINE DES ANGES

Le mot «Angélique» est entré dans la langue russe pour désigner le soutien-gorge à balconnet à l'époque soviétique, après la sortie, en 1964, du film d'aventure franco-italo-allemand *Angélique, Mar-*

quise des anges. L'héroïne, incarnée par Michelle Mercier, y arbore des décolletés plongeants, mis en valeur par un soutien-gorge de modèle Balconnet, qui resserre la poitrine en la découvrant à demi. Sur fond des mornes sous-vêtements en coton

brun de l'époque, le balconnet dit Angélique – importé principalement de RDA, de Tchécoslovaquie et de Pologne – a aussitôt conquis le cœur des femmes soviétiques. Posséder au moins un Angélique était un signe indéniable de réussite.



En URSS, les femmes faisaient la queue pour se procurer le soutien-gorge Angélique.



Un homme se fait tailler la barbe dans un barbershop à Vladivostok.

La mode de la barbe fait fureur en Russie

Les hommes russes se laissent pousser la barbe et fréquentent des salons de beauté qui leur sont exclusivement dédiés. Ils s'intéressent aussi de plus en plus aux produits cosmétiques. La revue économique *Kommersant Dengui* a exploré cette nouvelle tendance.

MARIA LIBERMAN, *Kommersant Dengui*
Traduit par MAÏLIS DESTRIÉE

Roman Mostitski, Moscovite de 27 ans et directeur de création de l'agence de communication FACES, a commencé à se laisser pousser la barbe il y a quatre ans, et est devenu, depuis, un habitué des salons de coiffure pour hommes : « Je vais chez le coiffeur une fois par mois, ce qui me coûte en moyenne 1 500 roubles [environ 23 euros, *ndt*]. Deux fois par mois, je me fais aussi égaliser la barbe pour 800 roubles [12 euros] », commente-t-il.

Le jeune homme dépense davantage encore pour l'entretien quotidien de sa barbe et de ses cheveux. « Je peux dépenser jusqu'à 5 000 roubles [80 euros] par mois en

à raser et de gel douche. Le marché des cosmétiques masculins représentait alors la somme dérisoire de 60 millions de dollars, contre 1,1 milliard, selon Euromonitor International, aujourd'hui : soit une augmentation de 18 fois. Le mérite en revient principalement aux salons de coiffure pour hommes.

Chop-Chop

Tout a commencé en septembre 2011 avec l'ouverture, à Moscou, de Chop-Chop, premier salon de coiffure pour hommes « à l'américaine ». Fondé par des anciens de la revue GQ - le rédacteur de la version papier Danila Antonovski, celui de la version web Alexei Ermilov, et l'illustrateur Evgueni Mourouchkine -, l'établissement, exclusivement masculin, proposait également à ses clients cigares, café, whisky, revues et animation musicale par un DJ.

Deux ans plus tard, en 2013, le premier concurrent de Chop-Chop, Usachi, se lançait à la conquête de la capitale. Vladislav Goubine, co-fondateur, a cherché à y recréer l'atmosphère d'un barbier russe du début du XX^e siècle, permettant au salon d'attirer une clientèle adulte. « Outre les jeunes amateurs de

lons de coiffure masculins en Russie - dont deux tiers à Moscou -, fréquentés, chaque mois, par 120 à 150 000 hommes âgés de 14 à 40 ans. Dans les enseignes les plus prestigieuses, la dépense moyenne oscille entre 1 800 et 2 000 roubles. Selon les estimations de *Kommersant Dengui*, le chiffre d'affaires du secteur pourrait dépasser les 3 milliards de roubles.

Moscou, capitale des barbous

Avec cette mode de la barbe qui fait fureur en Russie, Moscou est devenue, selon les acteurs du marché, la capitale mondiale des barbershops. La concentration des salons y est plus élevée qu'ailleurs et leurs intérieurs plus riches, et les barbiers moscovites raflent des prix lors des compétitions internationales.

Chop-Chop demeure le leader du secteur. La franchise, qui compte plus de 60 enseignes dans toute la Russie et dans les pays voisins, est suivie par la chaîne TopGun (plus de 50 salons), que son propriétaire, Alexei Lokontsev, a ouverte après que son offre de rachat de Chop-Chop a été déclinée.

Moscou compte aujourd'hui plus de 100 barbershops. « Je ne pense

Seuls 50 % des hommes achètent leurs cosmétiques eux-mêmes - les autres confient cette tâche à leur compagne.

baumes, cires et huiles pour barbe. Quoique, quand je la porte courte, cette somme est facilement divisée par deux », explique Roman.

Selon le Moscovite, ce genre d'investissements est tout à fait justifié pour un habitant d'une grande ville : « La barbe confère une certaine élégance et ajoute quelques années, affirme-t-il. Et surtout, rien de tel qu'un aspect soigné pour gagner en confiance en soi. »

Depuis quelques années, de plus en plus d'hommes russes estiment ainsi important de prendre soin de leur apparence. Il y a 15 ans, la majorité d'entre eux se limitaient, en la matière, à l'utilisation de mousse

mode, nous avons des passionnés de reconstitutions historiques qui viennent se faire tailler la barbe ou la moustache », observe M. Goubine.

Les hommes ont apprécié l'apparition de ces salons spécialement dédiés, où ils peuvent prendre soin d'eux sans attirer l'attention : « Un homme n'admettra jamais aller dans un salon de beauté par souci d'esthétique », souligne Daniel Shtorm, fondateur d'Endorphin, Barbershop & Spa, créé en août dernier. Il dira plus volontiers qu'il a besoin, par exemple, d'être présentable pour le travail. »

Aujourd'hui, le site *top-barbershop.com* recense déjà plus de 170 sa-

pas que le marché soit saturé mais on s'en approche, estime le propriétaire d'Usachi. Toutefois, je ne dirais pas que nous subissons une réelle concurrence. Si les femmes peuvent se rendre des années chez le même coiffeur, les hommes apprécient avant tout, outre un bon rasage, la nouveauté. Ainsi, nous voyons chaque mois arriver 20 à 30 % de nouveaux clients, précisément en quête de changement. »

Les cosmétiques masculins en plein essor

Cette augmentation du nombre de salons de coiffure pour hommes va de pair avec le développement du segment russe des produits de ra-



Dengui est un hebdomadaire économique grand public, publié par les éditions Kommersant depuis 1994. Tirée à 60 000 exemplaires et distribuée dans toute la Russie, la revue analyse la situation de l'économie russe, dresse des portraits de grandes entreprises et de PME, explore les nouvelles niches professionnelles et, plus généralement, explique à ses lecteurs comment gagner, épargner et dépenser leur argent.

sage et d'entretien de la barbe et de la moustache. « Ce sont les produits d'avant et d'après-rasage qui connaissent la plus forte croissance : les huiles, crèmes, mousses et lotions, mais aussi les accessoires de rasage. En un an, les ventes ont augmenté d'environ 40 % dans nos établissements », constate Samson Sogoïan, directeur général et fondateur des pharmacies Samson Pharma. D'après Euromonitor International, en 2015, l'ensemble du secteur a représenté près de 500 millions de dollars, soit deux fois plus que celui des produits d'hygiène.

« 70 % des hommes russes achètent des produits de rasage, 66 % utilisent de l'eau de Cologne ou du parfum, 57 % du déodorant et 10 % de la crème pour les mains, énumère Anna Dytcheva-Smirnova, vice-présidente du conseil d'administration de l'Association russe de parfumerie et de cosmétiques. Il faut également savoir que les cosmétiques pour hommes sont en moyenne 20 % plus chers que ceux pour femmes. Les hommes testent volontiers de nouveaux produits, qu'ils recommandent ensuite à leur entourage. »

À noter : alors que les revenus des hommes russes sont quatre à cinq fois inférieurs à ceux des Britanniques, des Suisses, des Irlandais, des Allemands ou des Danois, la répartition de leurs dépenses en cosmétiques est identique - ils y consacrent chaque année moins d'1 % de leur salaire. « Si l'on peut affirmer avec certitude que les dépenses en cosmétiques des femmes russes dépassent largement celles des Européennes, les hommes russes et européens, eux, y consacrent à peu près le même budget », observe Anna Dytcheva-Smirnova.

Soulignons également qu'en Russie, seuls 50 % des hommes achètent leurs cosmétiques eux-mêmes - les autres confient cette tâche à leur compagne. Daria Frank, propriétaire du salon de coiffure pour hommes Goldfinch, à Moscou, doit ainsi la majeure partie de ses ventes à la gent féminine. « Les femmes - épouses, mères ou amies - offrent à leurs hommes des produits et des cartes cadeaux, mais prennent également rendez-vous pour eux. Un homme qui choisit et s'achète lui-même du shampoing ou de la cire à barbe considère encore cela comme une victoire ! », conclut-elle, en souriant. ■

publi-reportage

CODE FISCAL RÉVISÉ : À QUOI DOIT-ON S'ATTENDRE DÉBUT 2017 ?

De nombreuses modifications au Code fiscal russe sont entrées en vigueur au 1^{er} janvier 2017. Nous ne mentionnerons pas les nouvelles règles de sous-capitalisation, introduites en vertu d'une loi fédérale de la mi-février 2016, mais plutôt les derniers changements apportés par une loi fédérale du 30 novembre 2016. Nous nous arrêterons brièvement sur ce qui est susceptible d'avoir un impact significatif sur l'activité des entreprises.

L'amendement le plus important, selon nous, est lié à l'exécution des obligations fiscales. Les tiers sont dorénavant en droit de payer l'impôt pour le compte d'un autre contribuable. Cette nouveauté permettra de résoudre de nombreux problèmes pratiques plus rapidement. Il s'agit de cas tels que, par exemple, le gel du ou des compte(s) d'un contribuable suite à la révocation de la licence de la banque de celui-ci ou la saisie de comptes bancaires par le fisc lui-même.

En outre, les sanctions pécuniaires ont augmenté à l'égard des organisations en cas de retard de paiement des taxes et droits. Ainsi, en cas d'arriéré d'impôt de plus de 30 jours, le taux d'intérêt journalier sera de 1/150^e du taux directeur de la Banque centrale russe (taux actuel de 10 %) à partir du 31^e jour de retard. Concernant les sociétés commerciales, pour les 30 premiers jours de retard, les anciennes règles s'appliqueront : 1/300^e dudit taux directeur pour chaque jour de retard. Une telle mesure rend non rentable pour les contribuables la pratique des « emprunts » à l'État du seul fait de non-paiement des taxes et droits en temps utile.

La comptabilisation des pertes générées au cours des périodes fiscales antérieures est maintenant encadrée. De 2017 à 2020, le montant de la perte reconnue ne peut excéder 50 % de l'assiette fiscale de la période en cours. De plus, la limite de dix ans pour le report des pertes a été abolie. Ce changement est susceptible d'accroître la charge fiscale sur les entreprises.

Les transactions visant à fournir des garanties indépendantes entre des parties liées (y compris entre des entités qui ne sont pas des organismes de crédit) ne sont pas assujetties aux règles sur les prix de transfert. En outre, il est dorénavant expressément stipulé que la fourniture de garanties indépendantes à des établissements autres que ceux de crédit n'est pas soumise à la TVA. Enfin, la fourniture de prêts sans intérêts entre sociétés russes liées ne sera pas contrôlée dans le cadre des prix de transfert.

Les taux des droits d'accise sur l'essence, l'alcool et les produits du tabac ont également augmenté depuis le Nouvel An.

Compte tenu de la quasi-refonte du Code fiscal russe, nous recommandons aux contribuables personnes morales d'évaluer l'incidence de ces changements sur leur activité et, le cas échéant, d'apporter les ajustements nécessaires à leur politique interne.

Hayk Safaryan
CMS Russia

C/M/S

Law . Tax

Depuis plusieurs années, les jeunes Russes caracolent en tête des classements internationaux évaluant les performances des étudiants en mathématiques et en sciences à travers le monde. Un succès attribué notamment aux lycées spécialisés, dont les responsables sillonnent le pays à la recherche des élèves les plus talentueux. *Le Courrier de Russie* a poussé la porte de l'un des meilleurs de ces établissements : le Centre d'éducation scientifique avancée de l'université d'État Lomonossov de Moscou, fondé par le célèbre mathématicien Andreï Kolmogorov.

Texte et photos : MANON MASSET

$ab^2 + bc^2$

Situé à l'extérieur du centre-ville, l'internat Kolmogorov n'offre à ses pensionnaires aucune distraction alentour. Ni café, ni bar, ni même un magasin à l'horizon. Entouré d'un grand parc, le bâtiment gris clair se confond avec la neige qui le recouvre de son manteau blanc.

Le silence règne dans les couloirs - les étudiants sont en pleine révision pour la session d'examens de janvier. Dans une salle du troisième étage, une vingtaine de jeunes âgés de 16 à 17 ans, en onzième année [équivalent de la terminale en France], se creusent les méninges pour résoudre un exercice de géométrie.

Soudain, l'un d'eux lève la main et lance avec fierté « Stop, j'ai fini ! ». Ses camarades lâchent leurs crayons en poussant un soupir. Le professeur, Elena Chivrina, vérifie la démonstration : « Parfait », lance-t-elle, avant de retourner au tableau pour répondre aux questions des autres.



Vladimir explique à ses camarades la démarche pour résoudre le problème.

Chez les petits génies du calcul



Les élèves assistent régulièrement à des séminaires donnés par d'éminents professeurs invités.

« Le premier énoncé était facile à résoudre mais le deuxième... », se plaint Igor, assis au premier rang. « C'est le but ! », rétorque l'enseignante. La première partie de l'exercice, sur l'identité du parallélogramme, correspond au programme des écoles classiques, mais la deuxième est, effectivement, déjà de niveau universitaire.

Pendant que certains continuent d'interroger leur professeur, un petit groupe d'élèves se forme autour du plus rapide, Vladimir, qui leur explique comment il a procédé pour résoudre le problème. Titulaire d'une mention honorable lors des dernières olympiades de mathématiques russes, en avril dernier, Vladimir

fait partie des éléments forts de la classe.

Originaire de la région de Riazan, l'adolescent de 16 ans a littéralement trouvé sa place à l'école Kolmogorov, qu'il a intégrée il y a deux ans : « On ne peut pas ne pas se plaire, ici. L'atmosphère est excellente, et je me retrouve avec des gens dont je partage les intérêts », souligne-t-il.

De Moscou à Vladivostok

Spécialisé en sciences et mathématiques, l'internat Kolmogorov accueille les meilleurs élèves du pays dans ces deux matières, sélectionnés aux quatre coins de la Russie, de Moscou à Vladivostok en passant par Saint-Petersbourg et Irkoutsk.

Organisés en deux tours, les tests d'entrée sont ouverts à tous les élèves de neuvième année [équivalent de la seconde en France] qui se pensent doués en mathématiques et en sciences. « Au total, environ 2 000 étudiants russes se présentent chaque année », précise le directeur adjoint de l'établissement, Nikolai Salnikov. La participation est gratuite.

Sur la base des résultats de ces premières épreuves, l'école invite près de 300 étudiants à venir passer deux semaines à l'internat durant l'été. « C'est une occasion pour eux de tester leurs aptitudes, mais aussi de savoir s'ils seront capables de vivre en communauté, sans leurs parents », souligne

le vice-directeur, lui-même passé par là.

Au cours de cette période, les adolescents suivent des cours intensifs de mathématiques et sciences, avec un examen à l'issue du séjour. « Les élèves ayant obtenu les meilleures notes peuvent intégrer l'institut dès la rentrée de septembre », poursuit le pédagogue.

L'école accueille actuellement 364 étudiants de 10 et 11^e années, dont 90 % sont originaires des régions. Ils vivent sur le campus pendant deux ans, se préparant à intégrer l'université.

À la recherche de talents

Le système a été conçu et mis en place par le fondateur de l'établissement, l'éminent mathématicien Andreï Kolmogorov, au milieu du 20^e siècle. « Soit à une époque où l'industrie se développait rapidement et exigeait des travailleurs qualifiés, précise le directeur adjoint. Le projet de Kolmogorov visait à former des spécialistes capables de répondre aux défis de leur temps. »

Cette première institution spécialisée en mathématiques et physique a vu le jour en 1963, en collaboration avec l'université d'État Lomonossov de Moscou (MGU). Dans la foulée, des établissements similaires ont été fondés à Novossibirsk, Saint-Petersbourg, Kiev, Almaty et, plus tard, Minsk. « Dès l'origine, Kolmogorov vou-

ANDREÏ KOLMOGOROV (1903-1987), éminent mathématicien soviétique. Un des fondateurs de la théorie des probabilités (axiomes de Kolmogorov) et contributeur majeur en théorie algorithmique de l'information (complexité de Kolmogorov), topologie et systèmes dynamiques. Fut membre de l'Académie russe des sciences mais aussi de l'Académie française des sciences.

lait offrir à tous les enfants doués, même ceux des régions les plus reculées de Russie, la possibilité d'étudier dans un institut à la hauteur de leur talent », insiste Nikolai Salnikov.

L'établissement est jusqu'à présent public et dispense un enseignement gratuit. Les élèves ne participent qu'aux frais de nourriture et d'hébergement - à hauteur, aujourd'hui, de 5 000 roubles mensuels [80 euros environ].

« Rien à voir, donc, avec une école élitiste, uniquement accessible aux gosses de riches », martèle le directeur adjoint, qui précise que la majorité des élèves viennent d'un milieu intellectuel, et plutôt scientifique : la plupart des parents sont enseignants en mathématiques, chercheurs, juristes, voire économistes.

Une base solide

L'enseignement dispensé à l'institut est aussi largement inspiré de la vision de son fondateur. « Pour préparer au mieux l'intégration au système universitaire, Kolmogorov a mis en place une méthode fondée à la fois sur des connaissances de base solides et une approche créative », souligne Elena Chivrina, professeur de mathématiques.

Tout d'abord, le corps professoral est composé non d'enseignants du secondaire mais de professeurs universitaires. « Les programmes ne sont pas fixes, ils sont laissés au choix des enseignants, qui les adaptent en fonction de leurs goûts et de leur expérience », poursuit-elle.

Les élèves assistent régulièrement à des séminaires d'éminents chercheurs invités. « Ils bénéficient ainsi d'une information actualisée sur les dernières avancées scientifiques », souligne l'enseignante.

La journée de cours ordinaire se divise en deux : cours généraux le matin, et options l'après-midi. Les étudiants ont des horaires chargés, avec des semaines comptant jusqu'à 48 heures - soit huit

publicité

20 ans
CCI FRANCE RUSSIE
CHAMBRE DE COMMERCE
ET D'INDUSTRIE FRANCO-RUSSE

DÉLÉGATIONS EN RÉGIONS RUSSES ET AU KAZAKHSTAN EN 2017

9-10 FÉVRIER RÉGION D'OULIANOVSK

16-17 MARS RÉGION DE LENINGRAD

30-31 MARS BACHKORTOSTAN

12-14 AVRIL KAZAKHSTAN

18-19 MAI RÉGION DE SVERDLOVSK

30-31 MARS / 18-19 MAI RÉGION DE TIOUMEN

olga.belyakova@ccifr.ru
+ 7 495 721 38 28
www.ccifr.ru

PROSPECTEZ ET DÉCOUVREZ DES ZONES À FORT POTENTIAL





Environ 80% des étudiants poursuivent leurs études à l'université Lomonossov de Moscou.

heures d'enseignement journalières, y compris le samedi.

Cet emploi du temps assigne 30 heures aux deux cours optionnels. Les élèves ont le choix entre les mathématiques, la physique, la chimie, la biologie et l'informatique – à raison de quinze heures par semaine pour chaque option. Dans un premier temps, ils n'ont accès à aucun ordinateur ni outil technologique quelconque : « Notre méthode, très rigoureuse, vise à une compréhension de la matière en profondeur », insiste Elena Chivirinskaïa. En témoignent les formes géométriques multicolores en papier qui s'entassent dans la salle des professeurs.

À en croire l'enseignante, ces formes sont un moyen simple mais efficace pour faire prendre conscience de l'espace aux adolescents. « Il faut qu'ils touchent avec leurs mains pour comprendre. Ils doivent tout redécouvrir eux-mêmes : pas question de se dire *Je fais confiance au prof, c'est la formule et puis c'est tout!*, souligne-t-elle. Et puis, c'est pratique : ça nous sert de jolies décorations pour le sapin, à Noël! »

Des matheux créatifs

Par ailleurs – et c'est toute la spécificité de l'enseignement de l'institut –, une attention toute particulière est accordée à la créativité. « C'est une dimension qui peut paraître étonnante quand on parle de mathématiques et de sciences, mais pour nous, elle est vraiment fondamentale! », souligne le directeur du département de mathématiques, Vladimir Natiaganov, ancien élève lui-même.

Dans le cadre de cours pratiques, les adolescents doivent choisir un projet concret, sur la base duquel ils élaborent une présentation. « Les professeurs assistent les jeunes, mais la démarche de ces derniers est totalement autonome », précise le mathématicien.

À la fin de chaque semestre, ces projets sont soumis à un jury de professionnels : « Certains de nos étudiants ont même été invités parfois, par la suite, à participer à des recherches », se félicite le directeur du département.

Bertha, originaire de Vladikavkaz, élève de onzième année, goûte particulièrement l'exercice. Elle s'est lancée dans un projet créatif, en physique, sur la programmation de microcontrôleurs : « C'est moi qui ai choisi le thème, et je suis motivée puisque je fais

ce qui m'intéresse! », souligne-t-elle.

Plus généralement, la jeune fille apprécie les méthodes de l'institut Kolmogorov : « Les écoles traditionnelles vous préparent simplement à passer l'examen d'État unifié [équivalent du baccalauréat français], mais ici, on nous prépare à l'université et à notre future carrière! », estime-t-elle.

L'année prochaine, Bertha compte intégrer la faculté de physique de la MGU, pour devenir un jour chercheur. Un objectif a priori « facile à atteindre, quand on sort de Kolmogorov », assure l'adolescente.

La « crème de la crème »

La méthode Kolmogorov semble effectivement n'avoir pas pris une ride, au vu des résultats des élèves de l'institut dans les compétitions scolaires.

En 2015-2016, huit d'entre eux sont sortis premiers de divers concours de mathématiques et de sciences lors des olympiades scolaires de Russie. La promotion Kolmogorov a également décroché 34 prix, dans dix matières différentes. « Au classement général par école, l'institut a décroché la première place en Russie », souligne Nikolai Salnikov.

Au niveau international, l'institut moscovite s'est également illustré en décrochant deux médailles d'argent en sciences et une médaille d'or en mathématiques – remportée par le jeune Vladislav Makeïev, originaire de Kazan.

Les enseignants de l'établissement, dont beaucoup en sont aussi d'anciens élèves, sont très ouverts au partage d'expériences : ils ont notamment visité récemment l'école intellectuelle Nazarbaïev, au Kazakhstan, qui a opté pour la méthode Cambridge. « Leur méthode est efficace, car orientée vers la résolution de problèmes concrets ; elle peut être appliquée actuellement », admet le directeur adjoint de l'institut Kolmogorov.

Mais les Russes préfèrent toutefois les méthodes plus générales, qui exigent de justifier chaque raisonnement et offrent une compréhension de la matière étudiée en profondeur : « C'est la seule façon de permettre aux élèves de raisonner seuls – et de faire réellement avancer la recherche », assure Vladimir Natiaganov.

Les professeurs nourrissent en effet l'espoir que certains prodiges diplômés de Kolmogorov apportent un jour leur contribution au monde de la science – à l'image du fondateur de l'institut. ■

LES ÉLÈVES RUSSES « AU TOP » EN MATHS ET EN SCIENCES

Selon les résultats de l'enquête internationale Timss (Trends In Mathematics and Science Study), publiés le 29 novembre dernier, les élèves russes se classent parmi les meilleurs du monde en mathématiques approfondies.

En mathématiques approfondies, les jeunes Russes des classes spécialisées (classes « S » en France) occupent le top du palmarès, suivis des Libanais, des Américains et des Portugais. En physique approfondie, les Russes arrivent en deuxième position, derrière les Slovènes, mais devant les Norvégiens, les Portugais et les Suédois.

publi-reportage

Club Santé : le dialogue franco-russe en forme

Le 5 décembre dernier, les membres du Club Santé, une initiative franco-russe sur les questions de santé, se sont réunis à l'ambassade de France à Moscou. *Le Courrier de Russie* a rencontré son président – et directeur général des laboratoires Servier pour les pays de l'Union économique eurasiatique –, Jérôme Gavet.



LCDR : Qu'est-ce que le Club Santé ?

Jérôme Gavet : Fondé en 2013 par les ministres de la santé français et russe, le Club Santé est une plateforme interministérielle destinée à développer et étendre le dialogue franco-russe sur les questions de santé et d'accès de la population aux médicaments.

Notre groupe souhaite participer à l'effort pour atteindre l'objectif de tout pays développé dans ce domaine : faire bénéficier les populations de soins adaptés et de qualité.

Parmi nos membres, on retrouve des représentants de toutes les entreprises françaises actives dans le secteur et de l'ambassade de France en Russie.

LCDR : Comment se traduit votre action dans la pratique ?

J.G. : Dès le début, nous avons mis en place un dialogue régulier et un réel partage d'expertises avec les représentants russes à tous les niveaux de pouvoir, du législatif à l'exécutif et du régional au fédéral.

Dans cette optique, le Club Santé organise régulièrement des rencontres entre les professionnels russes et français. En 2016, nous avons notamment organisé plusieurs conférences en coopération avec les ministères régionaux de la santé. On peut, par exemple, citer le cycle de conférences qui a eu lieu au printemps dernier à Sochi sur la prévention et le contrôle des maladies chroniques non

contagieuses, comme les pathologies cardiovasculaires ou le diabète.

Le Club Santé fait également venir en France des délégations de ministères régionaux russes afin d'encourager le partage d'expériences et l'échange de bonnes pratiques. Une délégation du ministère de la république du Tatarstan est ainsi venue en France en novembre dernier.

LCDR : Pourquoi la république du Tatarstan ?

J.G. : La république du Tatarstan est l'un des centres industriels, scientifiques et éducatifs les plus avancés en Russie, et elle a placé le développement de la santé publique au cœur de ses priorités.

Dès 2014, le Club Santé et le gouvernement de la république du Tatarstan ont entamé des relations de coopération bilatérales, qui se poursuivent et se renforcent aujourd'hui.

À l'issue de cette visite, nous avons signé un accord de coopération entre la société Servier et le gouvernement de la république du Tatarstan. Le texte définit la mise en œuvre de programmes de dépistage et de projets éducatifs pour la prévention et le traitement des maladies cardiovasculaires, du cancer, du diabète, de l'insuffisance veineuse chronique, ainsi que des collaborations de recherche et développement dans divers domaines thérapeutiques.

LCDR : Quelles sont les questions d'actualité les plus importantes ?

J.G. : L'actualité la plus marquante de cette année pour la Russie et la France dans le secteur de la santé est certainement l'introduction d'un marché unique via l'Union économique eurasiatique. Cette nouvelle union économique impose de nouvelles règles sur les médicaments.

Un autre sujet d'actualité est le transfert de technologies et la localisation de la production de médicaments en Russie.

LCDR : Comment votre secteur considère-t-il cette Union économique eurasiatique ?

J.G. : Dans l'environnement très concurrentiel dans lequel nous évoluons, l'Union eurasiatique offre de nouvelles opportunités pour le secteur de la santé.

L'UEEA facilitera notamment la circulation des médicaments dans ce marché commun de 180 millions d'habitants, sans barrières administratives ni droits de douane.

Par ailleurs, le partage de bases de données sur les médicaments falsifiés, contrefaits ou de qualité insuffisante doit faciliter le retrait rapide et à large échelle des lots dangereux ou impropres.

LCDR : Comment se présente le marché pharmaceutique russe aujourd'hui ?

J.G. : Le marché pharmaceutique russe a un fort potentiel, il est dynamique et extrêmement compétitif, notamment grâce à la mise en place, côté russe, du programme « Pharma 2020 », qui vise à encourager les investissements dans le domaine de la santé en Russie.

L'industrie pharmaceutique russe se tourne aussi vers l'exportation de ses médicaments vers les pays européens. Dans ce cadre, les entreprises françaises ont été parmi les premières à effectuer des transferts de technologies vers la Fédération de Russie et sont donc aujourd'hui considérées comme des partenaires fiables de l'État russe pour la modernisation de l'industrie pharmaceutique.

En 2007, les Laboratoires Servier, qui fêteront cette année leurs 25 ans de présence en Russie, ont notamment ouvert un site de production ultra-moderne à Moscou. Le groupe Sanofi a également ouvert en 2009, dans la région d'Orel, une usine destinée à la fabrication d'insuline, et, en 2015, le laboratoire IPSEN a commencé la production de ses médicaments en Russie.

Khassan Baïev fut l'un des rares médecins tchétchènes à continuer à exercer durant les deux guerres russo-tchétchènes, et l'un des seuls à soigner tous les protagonistes : Russes comme Tchétchènes, civils comme combattants séparatistes. Menacé de toutes parts, il a été contraint de s'exiler aux États-Unis en 2000, où il a vécu sept ans avant de revenir en Tchétchénie. Âgé de 53 ans, l'homme soigne aujourd'hui gratuitement les enfants en pratiquant la chirurgie esthétique pour adultes à prix d'or. *Le Courrier de Russie* a passé une journée à ses côtés à Grozny.

Texte et photos : JUNZHI ZHENG

À Grozny, il suffit de prononcer le nom de Khassan Baïev pour que chaque chauffeur de taxi ou presque devine immédiatement votre destination : l'hôpital régional pour enfants.

Le bureau du docteur est sis au premier étage, à deux pas du guichet de l'accueil, où une femme en blouse blanche note fébrilement les rendez-vous et surveille du coin de l'œil la vaste salle d'attente, déjà pleine, quelques minutes seulement après l'ouverture.

Le cabinet est agencé modestement. Les murs, quasi nus, sont ornés de diplômes, de licences et d'un portrait de Ramzan Kadyrov, le dirigeant tchétchène. Une voix nette et puissante brise le silence. Le docteur Baïev nous salue, chaleureusement, tactilement – à la caucasienne.

L'ange gardien

Très vite, les premiers patients arrivent : une *babouchka*, sa fille et sa petite-fille. Le médecin commence la consultation.

– Docteur, quand est-ce qu'on pourra avoir une opération?, interroge la jeune mère.

– Quel âge a l'enfant?, demande le médecin, en examinant attentivement la bouche du bébé.

– Quatre mois.

– Il faut attendre encore quelques mois. Pour l'instant, elle n'a pas assez de tissu pour opérer, tranche le docteur Baïev.

« Encore un cas de palais fendu. La Tchétchénie connaît de nombreux cas d'enfants nés avec ces fentes labio-palatines congénitales [communément appelées « becs-de-lièvre », pour les fentes unilatérales, ou « gueules-de-loup », pour les bilatérales]. Dans les années 1990, je n'en soignais que deux ou trois par an, mais aujourd'hui, des parents m'amènent quasiment chaque jour des bé-

Le docteur Baïev, ou les mains du miracle de Tchétchénie



Le docteur Khassan Baïev en consultation avec un jeune patient et sa famille

bés qui en souffrent, soupire-t-il. Je suis certain que ce sont des séqueilles de la guerre. »

– Khassan, le bloc opératoire est prêt. On t'attend!, appelle un collègue du médecin, Youri.

– J'arrive!, répond le docteur Baïev, avant de sortir de l'arrière-salle de son bureau, vêtu d'une blouse bleu océan.

Sur la table d'opération, un bébé minuscule, sous anesthésie générale, est allongé auprès d'un électrocardioscope qui bippe. Après avoir enfilé rapidement une calotte et un masque stérile, le docteur Baïev se penche sur l'enfant et lui fixe la langue au menton pour la durée de l'opération : une énorme tumeur apparaît sur la langue. En une quinzaine de minutes, celle-ci disparaît sous le scalpel, puis les deux mains immenses font danser les fils de suture.

« Les enfants sont des anges. Je les soigne gratuitement jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge de dix-huit ans. Ils n'ont rien à payer chez moi : anesthésie, opération, médicaments pré- et postopératoires, etc. Idem pour les anciens blessés de guerre : tout est gratuit », affirme le chirurgien.

Le « médecin du diable »

La guerre, le médecin la connaît, lui qui a continué à exercer pendant les deux conflits qui ont ravagé sa Tchétchénie natale. Au cours de la première guerre, entre 1994 et 1996, il a effectué 4 600 opérations chirurgicales. Durant la seconde (1999-2001), il était le seul médecin à opérer à Grozny et dans les cinq villages environnants. Il a soigné des soldats russes et des combattants tchétchènes, de simples civils et des terroristes. Dont le plus fameux sans doute le chef de guerre Chamil Bassaïev, ex-ennemi public n°1 et cerveau de plusieurs prises d'otages sanglantes, dont celles de la maternité de Boudionnovsk, en 1995, et de l'école de Beslan, en 2004.

« Bassaïev et moi fréquentions la même école. On jouait au foot ensemble. C'était un garçon taciturne. Nos chemins ne se sont ensuite croisés que pendant la guerre. Le 31 janvier 2000, à 7 heures du matin, il a été amené dans mon hôpital par des combattants tchétchènes. Il avait sauté sur une mine la veille. Grièvement blessé, il m'a demandé de soigner d'abord ses jeunes camarades. Mais il était entre la vie et la mort, j'ai amputé sa jambe droite et je l'ai sauvé. Depuis, mon nom est associé au sien. Je suis en quelque sorte le médecin du diable », s'épanche le docteur Baïev.

Accusé de « complicité avec les terroristes » par l'État russe, mais aussi de « trahison » par les séparatistes tchétchènes, le docteur Baïev a reçu des menaces de mort provenant des deux camps. En avril 2000, aidé par plusieurs ONG, dont Amnesty International et Human Rights Watch, il a dû s'exiler aux États-Unis.

« Les services secrets russes n'ont pas épargné ma famille

après mon départ, poursuit le médecin. En 2005, ils ont confisqué tous nos biens, jusqu'au dernier. Aux États-Unis, j'ai même vu, dans un reportage à la télé, le FSB perquisitionner en direct chez mes parents... Mais malgré tous les méfaits de Bassaïev, toutes les persécutions que j'ai pu subir... je n'ai aucun regret! En tant que médecin, je n'ai qu'un principe : sauver la vie des gens, quelle que soit leur identité. »

Nostalgique, ressentant l'appel d'une patrie où le corps médical constatait alors une forte augmentation des malformations congénitales, le docteur Baïev a tout de même fini par rentrer en 2007, après sept ans d'exil. « La situation politique a largement changé : la guerre est terminée, les anciens seigneurs de guerre sont morts [dont Bassaïev, en 2006] et je ne suis plus en danger », explique-t-il.

Khassan des Bois

Dans la salle d'attente, deux jeunes Moscovites semblent guetter l'arrivée du maître des lieux. Accompagnée de son amie Anna, Ksenia, ancienne gymnaste de 25 ans, s'emballe en le voyant entrer.

– Alors, tout va bien? Tu es prête?, demande le médecin, en regardant les résultats des analyses de sang de Ksenia.

– Oui! J'ai hâte!, s'écrie la jeune femme, enthousiaste.

– Bon, patiente encore un peu! J'ai encore une rhinoplastie avant, et la prochaine, ce sera toi – d'accord? À tout de suite!, lance le docteur, rassurant.

Les consultations s'enchaînent et le cabinet ne se referme plus. De temps à autre, une tête se glisse par la porte : des collègues porteurs d'un message, des patients venant voir si le docteur est disponible. Les plaintes succèdent aux maux – adultes, cette fois-

ci : cancer de la mâchoire, lésion du cartilage du genou, etc. Outre son activité de pédiatre, le docteur Baïev est aussi médecin généraliste – et chirurgien plasticien.

Entre deux consultations, il retourne opérer : il enfile à nouveau sa blouse bleue, et rebelote. Au bloc, deux infirmières s'affairent autour d'une trentenaire allongée sur la table.

– Opération Y, c'est parti!, murmure le docteur Baïev en se penchant au-dessus d'une patiente visiblement inquiète – faisant référence à une comédie soviétique culte.

Même après plusieurs piqûres d'anesthésie, la jeune femme crie de douleur, des larmes dans les yeux.

– Khassan, si j'avais su... Je n'aurais jamais demandé une torture pareille!

– Les injections? Oh, tu verras – en voyant le résultat, tu te mettras à les adorer!, rétorque le chirurgien, taquin.

« La chirurgie plastique est ma spécialité d'origine. J'étais le premier plasticien de Tchétchénie-Ingouchie soviétique. Et cela rapporte beaucoup, évidemment. Cet argent me permet d'acheter du nouveau matériel, de vivre et de soigner gratuitement les enfants », confie Khassan Baïev entre deux opérations, avant de citer toute une pléiade de célébrités passées sous son bistouri, comme la célèbre actrice et animatrice russe de télévision Larissa Gouzeïeva.

Le soir tombe sur la ville. Ksenia sort de son opération satisfaite : « Ma sœur m'avait dit que le docteur Baïev est le meilleur chirurgien esthétique de Russie – elle n'a pas menti! » ■



Khassan Baïev est pédiatre généraliste et chirurgien plasticien.

Dans un village sibérien, une plaque commémorative à l'amiral Koltchak divise les habitants

Rouges ou Blancs ? Bolchéviques ou tsaristes ? Quelles forces soutenir ? Quelles valeurs partager ? La question, essentielle en 1917, ressurgit aujourd'hui, cent ans plus tard, avec une force étonnante. Et elle continue de diviser, exactement comme il y a un siècle, les villages et les familles. À Chipounovo, dans l'Altaï, un entrepreneur a installé une plaque commémorative au plus célèbre commandant des armées blanches – et provoqué l'indignation de ses voisins. *Sib.fm* a enquêté sur un conflit qui refuse de faire partie du passé.

MIKHAÏL BEDNARJEVSKI, *Sib.fm*
Traduit par JULIA BREEN

De loin, l'hôtel de Chipounovo, un village à 180 km au sud-ouest de Barnaoul, ressemble à un navire. Le deuxième étage est orné d'une passerelle avec son gouvernail. Sur la balustrade du « pont », au premier étage, des drapeaux sont dressés : celui de la Croix de Saint André [drapeau de la Flotte russe, *ndt*], le drapeau rouge soviétique et le russe tricolore. Au près de l'entrée, à côté d'une ancre suspendue, une plaque de marbre noir est fixée au mur. Elle représente un homme en veste de marine blanche. Sur ses pattes d'épaules : deux aigles bicéphales.

« Je suis le propriétaire de ce bâtiment. Il abrite un hôtel, où je vis. Et nous avons fait installer, au rez-de-chaussée, cette plaque commémorative à l'amiral Koltchak, explique Vladimir Loktionov, retraité. Il est impossible de rayer cet homme de l'Histoire. »

Vladimir Loktionov précise n'avoir pas toujours considéré l'amiral blanc comme digne d'admiration. « Autrefois, comme la majorité des Russes passés par l'école soviétique, je le voyais comme un personnage négatif », admet-il. Tout a changé en 1989,



Les partisans d'Alexandre Koltchak sont nombreux en Russie. Ils lui dédient des plaques mais aussi des monuments. En voilà un, érigé en 2004 à Irkoutsk.

nument en l'honneur de l'amiral Koltchak ». Loktionov explique avoir mis un an à récolter les fonds nécessaires à l'installation de la plaque, qui lui a coûté 50 000 roubles. « Les clients m'ont aidé à en recueillir un quart », précise-t-il. L'inauguration s'est tenue le 16 janvier 2016 – jour de l'anniversaire de l'amiral.

« Les anciens sont profondément indignés »

En prévision de cette cérémonie solennelle, Vladimir avait mis une annonce dans le journal, prévenu la télévision locale et envoyé des

loin d'être héroïque. Il a fait couler le sang dans notre village ! »

Vladimir Gorchkov assure que son opinion est partagée par les organisations d'anciens combattants du district, les bureaux d'unions de retraités et, plus généralement, la majorité des habitants. Alexandre Vakaïev, premier secrétaire du comité de district du KPRF [Parti communiste de la Fédération de Russie, *ndt*] pour Chipounovo, est d'accord. « Les officiers de Koltchak ont commis des atrocités dans les environs de notre village. Ils ont fusillé des gens. Pas loin d'ici, il y a des lieux de combats et d'exécutions de masse, où la population locale

« Ne pas porter sur l'Histoire un regard unilatéral »

Igor Vorobev, archiprêtre de l'église du lieu, s'efforce pour sa part de réconcilier les partisans du commandant et ceux de l'amiral. Il confie avoir donné sa bénédiction à Vladimir Loktionov pour l'installation de la plaque commémorative à Koltchak.

« Nous avons décidé de bénir cette entreprise, afin de contribuer à la réunification des gens, explique le responsable religieux. Il ne faut pas porter sur l'Histoire un regard unilatéral. Dans notre pays, l'Histoire a été aussi bien blanche, que noire, et rouge. On sait que Koltchak voulait stabiliser la situation lors d'une période terrible de l'Histoire. Et à en juger par sa correspondance, il a tenté de le faire avec honnêteté. On ne peut pas rayer son nom de l'histoire de l'État ni de l'Altaï. »

Vladimir Loktionov, lui aussi, affirme avoir installé cette plaque commémorative afin, notamment, d'unir les gens. « Cent ans sont passés, et notre société est toujours divisée, poursuit Vladimir. Tout le monde est réconcilié : les Japonais, les Allemands... Mais nous, nous n'y arrivons toujours pas – dans notre village natal. Les gens pensent encore que les Rouges sont les bons, et les Blancs, les méchants. Mais en Russie, un frère se battait auprès des Blancs et l'autre, chez les Rouges. Pendant la Guerre civile, il n'y avait que des ennemis. Nous devons nous réunir. » L'entrepreneur confie avoir même reçu des menaces d'habitants de villages voisins : « Ils me disent que j'ai installé une plaque en l'honneur d'un ennemi du peuple. Qu'ils vont venir la détruire. Mais combien de temps tout cela peut-il

« En Russie, un frère se battait auprès des Blancs et l'autre, chez les Rouges »

lorsque Vladimir, au cours d'une croisière en bateau sur le Cercle polaire, a assisté à la conférence d'une historienne sur l'amiral blanc. « J'ai alors entendu parler pour la première fois de beaucoup de choses, raconte le retraité : j'ai appris que Koltchak avait réalisé deux expéditions vers le Cercle polaire, qu'il s'était battu en mer du Japon. Il a défendu notre Patrie. Il a combattu sur la Baltique. Il a chassé de la mer Noire tous les Allemands. C'est, jusqu'aujourd'hui, le plus jeune amiral du monde. C'est un officier courageux, audacieux. »

À l'intérieur de l'hôtel, sur le dessus d'une commode, trône une boîte en plastique transparent. Scotchée dessus, une annonce, assemblée d'un portrait de l'officier de marine, indique : « Pour un mo-

invitations personnelles à chacun des habitants de Chipounovo. Mais les journalistes ne sont pas venus et, au final, quatre personnes seulement ont assisté à l'inauguration. Les villageois ont expressément ignoré l'apparition de ce nouveau monument.

Car au village, on n'est pas des plus bienveillants à l'égard de l'amiral blanc. « Et quels seraient les mérites de Koltchak ? Quel est l'intérêt éducatif de lui dédier une plaque commémorative ?, interroge Vladimir Gorchkov, également retraité. Aujourd'hui, les petits jeunes se prennent en photo à côté de la plaque, ils font des selfies. Mais les anciens sont profondément indignés !, ajoute-t-il. La guerre civile est une tragédie pour notre peuple, et le rôle de Koltchak dans cette tragédie est

a souffert des mains des soldats de la Garde blanche », souligne-t-il. Irina Iourtchenko, conservatrice du musée régional, est aussi du même avis : « Dans le coin, chaque village ou presque possède sa plaque commémorative de la Guerre civile », indique-t-elle.

La gare de Chipounovo en a une, à l'entrée du bâtiment, portant l'inscription suivante : « Le 28 novembre 1919, le 1^{er} régiment de l'Altaï a libéré la gare de Chipounovo des partisans de Koltchak. » Tout le monde ici sait que le régiment était dirigé par le partisan rouge Efim Mamontov.

Au centre du village, près d'un kiosque qui vend des pirojkis, un bas-relief représente le visage du commandant rouge. La sculpture est recouverte de gel – on dirait que le partisan pleure.



Sib.fm est une revue en ligne entièrement consacrée à la Sibérie. Créée en 2011 par une équipe de journalistes basée à Novossibirsk, la revue se fixe pour tâche d'« animer le débat sur la région sibérienne, sa perception et sa place en Russie et dans le monde, sa vie réelle et ses valeurs ». *Sib.fm* attache une attention particulière au fait de « fixer l'expérience humaine, de rendre les émotions des êtres et leurs jugements ». « Nous refusons de ne parler que des problèmes et de ce qui va mal. Nous éclairons aussi les propositions de solutions, les initiatives visant à améliorer les choses », affirme le slogan du média.

encore durer ?! Dans ce cas, il faut aussi détruire les statues de Lénine, comme en Ukraine », s'emporte Vladimir.

L'administration du village ne soutient pas son initiative, mais ne s'y oppose pas non plus. « Vladimir Loktionov a installé sa plaque sur un bâtiment qui lui appartient, nous n'avons donc pas le droit de la retirer, nous a répondu un fonctionnaire, sous couvert de l'anonymat. Ajoutant : C'est une situation ambiguë. Nous ne savons même pas encore précisément quoi en penser. »

La place centrale de Chipounovo est couverte d'un amas de neige, où jouent des écoliers joyeux. En face se dresse une statue de Lénine. Sur cette même place, le bâtiment de la mairie arbore le drapeau national tricolore. Celui-là même qui, pendant la Guerre civile, était le symbole du Mouvement blanc. ■

LES MEILLEURS CONCERTS DU CONSERVATOIRE DE MOSCOU

Dimanche 15 janvier, à 12h.

«Guide sur l'orchestre: Le voyage d'une baguette de chef d'orchestre». L'orchestre de chambre de la jeunesse de Moscou, dirigé par Dayana Gofman, avec Stepan Iakovitch (violin) et le duo au piano composé d'Irina Silivanova et de Maxime Pourjinski interpréteront Vivaldi et Saint-Saëns dans la salle Rachmaninov.

Dimanche 15 janvier, à 19h. Les artistes des orgues de Cavallé-Coll. En collaboration avec l'Institut français. Le Français Michel Bouvard interprétera à l'orgue Bach, Franck, Dupré, Alain et Durufé. Grande salle.

Dimanche 15 janvier, à 19h. «L'art du violon: Cycle I». Graf Mourja interprétera Paganini au violon dans la Petite salle.

Lundi 16 janvier, à 19h. «L'art du violon: Cycle III». Alexei Loudine (violin) et Natalia Troull (piano) interpréteront Robert Schumann dans la Petite salle.

Jeudi 19 janvier, à 19h. «Deux pianos». Natalia Vlassenko et Oleg Stepanov interpréteront Liszt, Gavriline et Prokofiev-Pletnev dans la Petite salle.

Vendredi 20 janvier, à 19h. L'orchestre symphonique du Conservatoire de Moscou, dirigé par Anatoli Levine, et Mikhail Voskressenski (piano) interpréteront Beethoven et Taneiev dans la Grande salle.

Dimanche 22 janvier, à 14h. La Fondation caritative internationale Vladimir Spivakov présente le Concert des jeunes musiciens boursiers de la Fondation. Salle Rachmaninov.

Dimanche 22 janvier, à 19h. «Classique et jazz». L'orchestre de chambre moscovite Musica Viva, dirigé par Alexandre Roudine. Olivier Picon (France), Youri Mailé (Suisse), Roberto Miele (Italie), Stanislav Davydov, Valeri Javoronkov et Arkadi Chilkloper interpréteront au cor Mozart, Bach, Telemann, Cherubini et Winter dans la Grande salle.

Mercredi 25 janvier, à 19h. Jean-Sébastien Bach interprété par Tatiana Zenaichvili (clavecin) dans la salle Rachmaninov.

Jeudi 26 janvier, à 19h. Soirée de sonates. Mikhail Gotsdiner (violin) et Ilia Gotsdiner (piano) interpréteront Mozart, Beethoven et Debussy dans la salle Rachmaninov.

Vendredi 27 janvier, à 19h. Anthologie de la musique russe: Serguei Prokofiev. À l'occasion du 125^e anniversaire de sa naissance. Cycle I. Le nouveau quatuor russe composé de Ioulia Igonina (premier violon), Elena Kharitonova (second violon), Mikhail Roudoi (alto) et Alexei Stebliov (violoncelle) interprétera Prokofiev, Barber et Janacek dans la Petite salle.

Le Conservatoire moscovite Tchaïkovski se trouve au 13/6, rue Bolchaïa Nikitskaïa. Les caisses sont ouvertes tous les jours de 12h à 15h et de 16h à 20h.

www.mosconsv.ru



L'intérieur du musée et ses nombreux objets issus du passé donnent aux visiteurs l'impression de remonter le temps.

Musée sans employé pour village sans habitant

Dans la région de Smolensk, un village fantôme ressuscite grâce à un musée exposant des objets du passé.

MARIA DEMOTCHKINA, Rabotchi pout, Smolensk

Traduit par MAÏLIS DESTREË

«Pour la dernière fois, tu es sûre qu'on peut emprunter cette route?», m'interroge le chauffeur de l'équipe, me dominant de toute sa hauteur.

«Hmm... eh bien... comment dire?, hésitai-je. Le GPS indique comme qui dirait une route, mais pas le plan. Mais ne t'inquiète pas! Au pire, on ira à pied. Il suffit de traverser un champ, un cimetière et six kilomètres de forêt! Avec l'hiver, le Nouvel An qui approche, le grand air... On est tout de même mieux ici qu'à la rédaction, non?»

Je prononce ma dernière phrase sur un ton tellement plaintif que le chauffeur fait comme s'il ne l'avait pas entendue, et accélère. Pour mon plus grand bonheur, le jour de notre expédition, la neige avait fondu et la bouillie de boue avait gelé – nous avons pu rouler tant bien que mal sur la route redevenue praticable, quasiment jusqu'à notre destination: un étonnant nouveau musée, situé dans un petit village totalement désert, au fin fond de la région de Smolensk.

Après avoir marché le dernier kilomètre dans la neige, nous voilà dans le village abandonné de Novaïa Matsilevka, devant une petite isba surmontée d'une en-

seigne indiquant fièrement: Musée de la gloire militaire et laborieuse du kolkhoze *Verny trouid* («Travail assidu»). Sur la porte d'entrée, un panneau met le visiteur en garde: «Faites extrêmement attention! Ce musée est gardé par des abeilles sauvages, des couleuvres, des crapauds, des guêpes et d'autres créatures terrestres. Veuillez ne rien emporter avec vous: c'est mal, et ces objets vous seront de toute façon de peu d'utilité. Si votre chemin vous mène au cimetière du village de Matsilevka, saluez-y les défunts. Nous acceptons avec reconnaissance tous les souvenirs, et jusqu'à un simple seau de gravier ou de sable grossier, pour damer la route du cimetière. Vous ferez ainsi une bonne action à la mémoire de ceux qui s'en sont allés vers l'autre monde.»

Le seuil franchi, l'intérieur de chaumière typique donne l'impression que le maître des lieux vient à l'instant de revenir, après trente ans d'absence. On aperçoit une baratte, un peigne à lin, un mortier pour piler le sarrasin et le millet, une petite rigole où rouler les œufs de Pâques... À côté d'un collier d'épaule, un petit panneau précise: «A appartenu à la jument baïe Alpha. Elle se laissait aisément monter et avançait au petit trot. Tous les chevaux la considéraient comme la femelle dominante. Faire paître le bétail avec elle était un vrai plaisir. Elle savait marcher sur la glace à petits pas. Si on la titillait du pied derrière les omoplates, elle couchait ses oreilles et devenait très agressive.»

Un beau jour, tous ces objets sont tombés en désuétude et ont été mis au rebut. Les sceptiques auront beau dire qu'on en trouve autant que l'on veut dans n'importe quelle maison de campagne, ces reliques du passé sont en réalité inestimables. Elles nous rappellent ces villages d'où nous sommes tous issus: une maison en bois avec une vache, un potager semé de pommes de terre, un portillon fermé pour la forme...

Liés par un cordon ombilical

Dénicher les personnes à l'origine de ce musée atypique ne fut pas une mince affaire. Nos recherches nous ont conduits dans le village voisin de Kouzmitchi... et jusqu'en Allemagne. Lioubov Novikova, habitante de Kouzmitchi, nous a appris que la maison abritant l'actuel musée appartenait à l'un de ses parents éloignés: Vassili Novikov, que tout le monde appelait Vassiapok. Après la mort de ce dernier, il y a plusieurs années, la chaumière a été laissée à l'abandon. C'est son frère, Nikolaï, qui a eu l'idée, l'hiver dernier, d'en faire un lieu de mémoire: «Nikolaï vit à Wittemberg, en Allemagne, mais il revient plusieurs fois par an dans son village natal», précise Lioubov. Elle le décrit comme «un homme très cultivé». «Il collectionne les antiquités et écrit des livres. Et il déborde d'énergie! Il a même réussi à obliger les fonctionnaires du coin à construire une route jusqu'au village, pour que les gens puissent aller au musée», ajoute-t-elle.

РАБОЧИЙ ПУТЬ

Rabotchi Pout («La Voie ouvrière») est un des principaux journaux de la région de Smolensk. Fondé en mars 1917 et tiré à 22 000 exemplaires, l'hebdomadaire couvre l'actualité régionale sous toutes ses facettes: politique, économique, sociale et culturelle. L'article de Maria Demotchkina, «Chez Vassiapok», a reçu la médaille d'argent du concours national de presse Patriote de Russie en 2016.

Lioubov explique que le village aujourd'hui fantôme de Novaïa Matsilevka comptait vingt maisons dans les années 1970. «On voyait des enfants courir dans tous les sens! Le plus étrange, c'est que les femmes ne donnaient naissance quasiment qu'à des garçons... il n'y avait presque pas de fillettes», se souvient-elle. Le village voisin de Staraiia Matsilevka possédait toute l'infrastructure nécessaire: des magasins, un centre culturel, une école, une étable, une écurie... «Sans oublier l'hôpital, qui avait même une maternité!», poursuit Lioubov. Avant de constater, avec amertume, que Staraiia Matsilevka, aujourd'hui, se résume à une poignée de maisons habitées...

Avant de nous quitter, Lioubov précise que c'est elle et sa famille qui surveillent le musée: «Nous sommes liés à cette chaumière comme par un cordon ombilical. Cette année, nous avons énormément de visiteurs... Vous avez regardé le livre d'or?» ■



Le musée de Novaïa Matsilevka

EXTRAITS DU LIVRE D'OR:

«Nous sommes entrés dans votre isba historique par hasard, après une partie de chasse (nous habitons Nijni Novgorod). Nous avons beaucoup apprécié l'exposition d'objets anciens et le rucher! Nikolai et ses amis»

«Un grand merci! Tonton Kolia, Vera, Vova et Maxime ont visité la maison-musée. Nous nous sommes souvenus de notre arrivée ici, des invités que nous recevions, des crêpes dont nous nous régalions, des heures que nous passions couchés auprès du poêle, de nos parties de cache-cache... Tout est frais dans notre mémoire, comme les anciennes photographies de notre grande famille, ras-

semblée devant la maison. La vie nous a dispersés mais nous sommes reconnaissants à Dieu de nous avoir offert la chance de revenir ici.»

«...Nous sommes sortis par la fenêtre et avons ouvert la porte de l'extérieur. Nous avons tous eu l'impression que la porte ne s'était pas fermée toute seule mais avait été verrouillée de l'extérieur. Nous avons remis la fenêtre comme nous pouvions. Désolés.»

«Il s'est passé quelque chose... La porte est fermée de l'extérieur et nous n'arrivons pas à l'ouvrir. Que faire? Nous avons décidé de sortir par la fenêtre. Nous sommes quatre... Pardonnez-nous!!!»

« En Sibérie, la valeur primordiale est l'esprit d'initiative »



Le fleuve Ob traverse la Sibérie.

Qu'est-ce que la Sibérie a de si particulier? Qui sont ceux qui l'ont façonnée au fil du temps? En guise de réponses, Alexei Ivanov, un des plus remarquables écrivains russes contemporains, vient de publier le roman *Tobol* – du nom d'un fleuve qui traverse la grande plaine sibérienne.

Propos recueillis par ALENA SOLNTSEVA, *Ogoniok*
Traduit par MAÏLIS DESTREË

Ogoniok: *Votre dernier roman, Tobol, est-il une sorte de clé pour comprendre la Sibérie?*

Alexei Ivanov: Je n'avais pas pour ambition de raconter l'identité sibérienne. Simplement, j'ai beaucoup étudié les régions de Russie, je me suis largement penché sur l'Oural, la région de la Volga et le Sud – et je suis habitué, aujourd'hui, à saisir immédiatement le nerf d'un territoire. Et à le faire ressentir au lecteur.

Je pense ainsi pouvoir affirmer qu'en Sibérie, la valeur primordiale par laquelle passe la réalisation de soi est l'esprit d'initiative. Ce n'est ni le travail, comme dans l'Oural, ni la propriété, comme dans la Russie rurale, ni encore la justice, comme chez les Cosaques.

Ogoniok: *Comment l'expliquez-vous?*

A.I.: La cause est à chercher dans l'histoire de la région. Il faut se rappeler que la mission principale des premiers explorateurs de la Sibérie, au XVII^e siècle, était la recherche de toutes sortes de choses nouvelles : terres, biens, métiers... Plus ils se montraient entrepreneurs, et plus leur quête avait de chances de réussir. C'est l'esprit d'initiative qui leur assurait le succès.

Ogoniok: *Je me souviens de mes impressions la première fois que j'ai survolé la Sibérie en avion. C'était l'automne. Depuis le hublot, je voyais des rivières, des forêts... les paysages habituels. Mais soudain, une image très particulière est apparue : le Ienisseï – c'est bien plus qu'un fleuve, c'est autre chose, quelque chose de grandiose...*

A.I.: En effet, le Ienisseï, mais aussi l'Ob et l'Irtych, ce sont des univers à eux seuls, des mondes

gigantesques. Ils forment un territoire tout à fait existentiel. Rendez-vous compte : ils prennent leur source en Chine pour se jeter dans l'océan Arctique – c'est-à-dire qu'ils traversent tout un continent! Rien de comparable à ce que l'on peut voir en Russie centrale... Et celui qui se met en tête d'écrire sur la Sibérie doit pouvoir ressentir ces dimensions gigantesques, il doit se trouver précisément à l'endroit qu'il décrit. Dans *Tobol*, par exemple, je parle d'un détachement de Cosaques qui a rejoint Sourgout à la rame depuis Tioumen. J'ai fait ce trajet en voiture, et j'ai senti la distance phénoménale qui sépare les deux villes – près de 1 000 kilomètres. Alors, mes Cosaques, au XVII^e siècle, combien de temps ont-ils ramé? Un mois, deux? À quoi se sont-ils raccrochés pour affronter les forces naturelles supérieures? Je crois que les hommes avaient en eux, à l'époque, une chose qu'ils ont depuis perdue. Une force mystique. Mais il faut être sur place pour en avoir conscience. Il est impossible de le comprendre en observant une carte ou un globe.

« Une région immense aux possibilités gigantesques »

Ogoniok: *Cette force mystique dont vous parlez, a-t-elle disparu à jamais?*

A.I.: En fait, non! La Sibérie est toujours un défi. C'est comme si elle demandait à quiconque pénétrer chez elle : seras-tu à la hauteur? À l'époque soviétique, nous l'étions presque, avec le barrage de Bratsk et la ligne de chemin de fer Baïkal-Amour. Mais aujourd'hui... Bien sûr, il y a en Sibérie quelques enclaves de XXI^e siècle, telle Novossibirsk, mais au fond, la région reste coincée quelque part entre le XVII^e et le XVIII^e siècles. Seul le XVII^e siècle fut capable de cette audace, de ce défi ; à l'époque, ce n'est pas l'État qui était en lutte contre la Sibérie, mais l'homme. L'État n'était pas encore arrivé jusque là-bas – toute la conquête romanesque de la Sibérie est liée à l'homme.

Mais alors que les hommes, jadis, avaient la possibilité de capitaliser sur leurs efforts, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Et ce pour deux raisons. Premièrement, autrefois, ce que l'homme produisait à titre privé avait beaucoup



Alexei Ivanov fait partie de ces écrivains rebelles qui boudent Moscou, préférant à ses charmes une vie simple dans leur région natale. Né en 1969 à Perm, Alexei Ivanov vit aujourd'hui à Ekaterinbourg. C'est à l'Oural qu'il a consacré toute son œuvre, composée de nombreux romans et essais. Il s'intéresse à son histoire passionnante autant qu'à son présent tumultueux. Alexei Ivanov propose de redécouvrir la Russie au-delà des capitales, dans son immensité et sa diversité. Ses romans les plus connus sont *Le cœur de Parme*, *L'or de la rébellion* et *Le géographe a bu son globe*. Seul ce dernier a été traduit en français – par les éditions Fayard, en 2008.

de valeur. Quand vous vous procuriez une fourrure, elle devenait immédiatement un monnaie d'échange – contre laquelle vous pouviez obtenir de l'or. Aujourd'hui, la fourrure ne rend plus riche. Deuxièmement, de nos jours, le contrôle de la population par l'État est bien plus strict que sous Pierre le Grand. On nous pille au quotidien, tout est interdit et il est impossible d'obtenir quoi que ce soit.

La Sibérie est une région immense aux possibilités gigantesques, mais sa mise en valeur exige des instruments sociaux et politiques différents de ceux que l'on utilise aujourd'hui. Et si l'on continue dans ce sens, la région restera à jamais coincée au XVII^e siècle.

Ogoniok: *Quels sont ces instruments?*

A.I.: La liberté et l'esprit d'initiative.

Ogoniok: *Mais la population de la région a diminué...*

A.I.: La Sibérie n'était pas beaucoup plus peuplée à l'époque ; simplement, les opportunités de travail y étaient meilleures. Il suffisait par exemple, pour gagner de l'argent, de cultiver du seigle et de chasser le renard pour sa fourrure.



Ogoniok est un hebdomadaire généraliste fondé en 1923. Il suit les principales tendances du développement de la société russe, en les couvrant toujours sous un angle particulier. *Ogoniok* est connu pour s'intéresser à la Russie rurale et profonde et à ses habitants. La revue, tirée à 84 000 exemplaires, est distribuée dans tout le pays.

Ce qui n'est évidemment plus suffisant aujourd'hui – nous sommes au XXI^e siècle, tout de même. Il faut donc aider les gens à gagner des salaires correspondant aux normes actuelles – et non à celles d'il y a quatre siècles!

Ogoniok: *La Sibérie pourra-t-elle un jour être de nouveau en phase avec son temps?*

A.I.: Je ne suis pas économiste, je n'ai pas de recettes pour intégrer la Sibérie dans l'économie du XXI^e siècle. Il existe sans doute des stratégies – il faut écouter les experts. Ce que je sais, c'est que la conquête de la Sibérie s'est accomplie en deux étapes. La première remonte au XVII^e siècle, quand des explorateurs se sont vu offrir certaines opportunités par l'État. Ils recevaient des prêts, vendaient les fourrures qu'ils rapportaient... autrement dit, ils étaient économiquement libres. La deuxième correspond aux réformes de Stolypine – lorsque des paysans de Russie centrale, aidés par l'État, se sont installés en Sibérie. La conquête de territoires commence lorsque l'État se met à soutenir sa population.

Ogoniok: *On pourrait parler d'une troisième étape : l'époque soviétique – avec des investissements fédéraux tout aussi considérables. Et chaque phase de la conquête a été portée par une mission idéologique – un rêve de repousser les frontières, de conquérir la nature, une utopie pour l'avenir.*

A.I.: Je ne suis pas d'accord. Même à l'époque soviétique, l'idéologie n'était qu'une façade. En réalité, tout le monde est toujours guidé par des considérations pragmatiques. Les hommes se sont installés en Sibérie dès lors qu'ils ont eu la possibilité d'y vivre mieux qu'en Russie centrale – tout simplement. Tout a toujours une raison économique. D'autre part, je ne mentionnerais pas la période soviétique, parce que la conquête de la Sibérie a alors été exclusivement le fait de l'État ; en s'installant dans la région, les hommes se contentaient de participer aux affaires de l'État. En revanche, au XVII^e siècle et à l'époque des réformes de Stolypine, c'est bien l'homme qui est parti à la conquête de la Sibérie. Et là se trouve la clé de la compréhension de tout. ■

publicité

20 ans
CCI FRANCE RUSSIE
CHAMBRE DE COMMERCE
ET D'INDUSTRIE FRANCO-RUSSE

PASSPORT

ACCÉLÉREZ VOS DÉMARCHES

ASSISTANCE POUR L'OBTENTION DE VOS PERMIS DE TRAVAIL ET VISAS D'AFFAIRES

moncontact@ccifr.ru
+7 495 721 38 28
www.ccifr.ru

publicité

Alexander Rodtchenko
«Expériences pour l'avenir»

Multimedia Art Museum,
Moscow
16, rue Ostozhenka
Moscou, Russie

NOVATEK

publicité

ESPACE COSMOPOLIS
18 RUE SCHÖNE - NANTES

ATELIER CRÉATIF
WORKSHOP
RESTAURATION
CONCEPTS
PRODIGES
EXPOSITION
CONCERTS
THÉÂTRE
POUR
TOUS

DU 25 JAN
AU 12 FEV
2017

TOUR
De la
RUSSIE

20 JOURS

publicité

КОЛЯДА-ТЕАТР

13-31 JANVIER À MOSCOU

НА СТРАСТНОМ

8(495) 694 46 81

Des repas chauds pour les sans-abri de Ekaterinbourg

Des habitants de Ekaterinbourg ont lancé un projet de distribution de plats chauds aux sans-abri et nécessiteux de la ville.

Texte et photo : MARIA TRAPEZNIKOVA, Itsmycity.ru, Ekaterinbourg

Traduit par MAÏLIS DESTRÉE

Tous les vendredis, des dizaines de personnes – à la rue ou très pauvres – se rendent sur le petit parvis de l'église située près de la gare routière Severny, à Ekaterinbourg, où elles peuvent recevoir une portion de nourriture chaude et quelques denrées alimentaires. À l'origine de l'initiative : Timothée Joukov, un jeune Ekaterinbourgeois de 22 ans.

« Ne vous disputez pas, s'il vous plaît, il y en aura pour tout le monde ! », promet Timothée en plongeant une louche dans un grand seau de *kacha*. Il travaille rapidement, pour servir le plus grand nombre de parts. À ses côtés, deux hommes l'aident : Vania et Max. « Et le pain ? », demande une grand-mère. Timothée explique, en s'excusant, qu'ils n'ont pas eu le temps d'aller en chercher aujourd'hui. La foule, rassemblée par -20°C, ne cache pas sa déception.

En quelques secondes, un groupe entoure une petite table pliante, sur laquelle viennent d'être déposés des aliments. Tous s'efforcent d'obtenir une portion plus grande, certains se présentent deux fois. Mais les bénévoles ont l'œil, ils refusent de les resservir : « Vous êtes déjà venus, soyez honnêtes ! »

Les présents reçoivent leur plat chaud dans un récipient en plastique, sourient et commencent à manger avec enthousiasme. « Vous nous filmez, c'est ça ? C'est pour la télévision ? », interrogent-ils. Sur les visages, l'éton-



Un SDF dans les rues de Ekaterinbourg

nement et l'intérêt le disputent à l'inquiétude.

Une grand-mère demande à ne pas être photographiée. Le nez rougi par le froid, elle se couvre le visage de son bonnet et se détourne : « Et si ma fille me voyait ? Elle se fâcherait ! »

Tamara Mikhaïlovna, 80 ans, vit dans le quartier de Khimmach. Elle vient tous les vendredis sur le parvis de l'église. Sa retraite lui suffit à peine à payer ses factures et à acheter des médicaments.

D'autant que la vieille dame a une famille à charge. En obtenant sa ration, elle demande à Timothée : « Je pourrais avoir une deuxième portion ? Pour ma petite-fille. » Le jeune homme s'exécute volontiers.

Mobilisation citoyenne

De nombreux sans-logis vivent dans les gares de Ekaterinbourg. Environ 300, d'après l'une des personnes venues chercher à manger.

L'hiver, ils deviennent invisibles. Ils tentent de se mettre au chaud près des canalisations de chauffage, dans les bouches d'égout et les halls d'entrée des immeubles voisins. Parfois, ils sont chassés par la police.

« La ville a besoin d'un point permanent d'aide aux sans-abri, explique Timothée. Nous avons recueilli près de 500 signatures en faveur de ce projet, autant auprès des sans-abri eux-mêmes que des autres citoyens. Il y a un mois environ, nous avons transmis la pétition à Tatiana Merzliakova, la déléguée aux droits de l'homme pour la région de Ekaterinbourg. Nous allons tenter de concrétiser cette idée ensemble. »

La nourriture distribuée est offerte par la chaîne ekaterinbourgeoise de restauration rapide Seli-poei, dirigée par un proche de Timothée, Mikhaïl Prousski.

« Lorsque nous avons lancé le projet, j'ai demandé à Mikhaïl s'il

voulait nous aider, et il a accepté. Depuis, nous collaborons », explique Timothée.

Au total, les bénévoles distribuent 40 portions de nourriture et entre 80 et 90 bols de bouillon.

Depuis quelque temps, grâce au soutien de Tatiana Merzliakova, le magasin d'alimentation Giperbola offre aussi à l'équipe du fromage, du saucisson et d'autres aliments. Le pain, les fruits et les légumes sont offerts par la fondation ekaterinbourgeoise « Une ville sans drogues ».

« Autant que nos forces nous le permettent »

Timothée explique que l'envie d'aider les sans-abri lui est venue spontanément, suite à une rencontre de hasard : « Un jour, alors que je me promenais avec un ami, Stepan, rue Vainer, un homme est venu nous demander de lui acheter à manger, se souvient le jeune homme. Nous sommes entrés

IT'S MY CITY

Itsmycity.ru est un magazine en ligne sur Ekaterinbourg et ses habitants. Entièrement réalisée par une équipe locale, la revue couvre les principales tendances du développement de la capitale de la région ouralienne.

dans un magasin et y avons rempli deux sacs de course. Puis, nous avons discuté avec lui. Il nous a expliqué que son salaire de chauffeur-déchargeur ne lui suffisait pas à subvenir aux besoins de sa grande famille, d'autant que sa mère était malade. Ça m'est alors apparu comme une évidence : j'ai dit à mes amis que nous devons aider les nécessiteux autant que nos forces nous le permettraient. C'est comme ça que tout a commencé. »

Plusieurs journaux de la ville s'intéressent, depuis, à Timothée et à ses actions. Car le jeune homme ne se limite pas à l'aide aux sans-logis : il y a quelque temps, il a commencé à entraîner une petite équipe de football de quartier. Le bouche à oreille a rapidement fait son office et, aujourd'hui, le groupe s'est transformé en une école sportive de 200 élèves.

Son nouveau projet : installer, à côté de l'église, une petite roulotte de deux pièces. La première sera réservée à des consultations médicales gratuites, proposées 3 à 4 fois par semaine aux sans-abri. L'autre servira de réserve pour les aliments et les vêtements récoltés afin d'être distribués.

Timothée et ses amis commencent à ranger leurs affaires. Le repas aura duré une heure et demie. Le petit attroupement se disperse peu à peu. Certains demandent une ration supplémentaire, d'autres s'affairent sur le parvis de l'église. Les visages, rougis par le froid, sont un peu plus rayonnants qu'à l'arrivée. ■

Si vous souhaitez soutenir cette action caritative et aider les sans-abri de Ekaterinbourg, appelez le (343) 2-000-331.

publicité

BRICOLAGE - CONSTRUCTION - DECORATION - JARDINAGE

DES PRIX INDISPUTABLEMENT BAS!

www.leroymerlin.ru

LEROY MERLIN

Don gas Doma!

publicité

20 ans CCI FRANCE RUSSIE CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE FRANCO-RUSSE

28 FÉVRIER 2017 MOSCOU

CONFÉRENCE DIGITALISATION ET CYBER-SÉCURITÉ : LES INNOVATIONS AU SERVICE DE L'ENTREPRISE

SPONSORS GÉNÉRAUX DES 20 ANS :

EY Building a better working world

TOTAL

moncontact@ccifr.ru +7 495 721 38 28 www.ccifr.ru

Norilsk : être dispensé d'école à cause du froid

Alors qu'une vague de froid s'abat actuellement sur la Russie, la journaliste Maria Makhanova se souvient de sa jeunesse passée à Norilsk, dans le Grand Nord, et de ces jours bénis où les enfants étaient dispensés d'école quand le thermomètre frôlait... les -40°C.

MARIA MAKHANOVA, *Snob.ru*
Traduit par MAÏLIS DESTREÉ

Vous voulez que je vous raconte comment c'était ? Quand, grâce au froid, nous n'étions pas obligés d'aller à l'école ?

Ce billet s'adresse à tous ceux qui se plaignent du « froid terrible et inouï » qui sévit en ce moment à Moscou... Ha ha, laissez-moi rire !

Être dispensé d'école pour cause de froid, c'est ce qui peut arriver de mieux à un écolier de Norilsk. Parce que, par grand froid, on risque tout simplement de mourir sur le chemin de l'école !

Je n'oublierai jamais ces moments.

Le soir, quand le vent commençait à siffler derrière la fenêtre, je joignais les mains et je priais : « S'il vous plaît, mon Dieu, faites qu'il n'y ait pas école demain... » Le lendemain matin, je me levais avant la sonnerie de mon réveil : le vent soufflait toujours, il s'abat-tait contre la vitre, il hurlait – une véritable tempête de neige faisait rage. En regardant par la fenêtre, j'avais l'impression d'être dans un train qui fonçait à travers la nuit : des débris et des cartons recouverts de neige volaient tous dans la même direction. On ne voyait rien : tout était blanc.

À pas de loup, je me dirigeais vers la cuisine, où se trouvait le téléphone. Dans la pénombre, je composais le 17.

Le 17, c'était le numéro des renseignements. Une femme à la voix métallique annonçait la météo : « À Norilsk, il fait tant de degrés et il y a du vent. À Tal-



Des enfants se promènent dans les rues de Norilsk.

nah, tant de degrés et du vent. À Kaïerkan, tant de degrés et un vent de tant de km/h. La route Norilsk-Kaïerkan-Alykel-Doudinka est fermée à la circulation. » La voix, au bout du fil, marquait une pause.

L'obscurité régnait des deux côtés de la vitre. Le vent sifflait. « S'il vous plaît, mon Dieu, s'il vous plaît... »

La voix reprenait : « Sur décision du service régional de l'éducation, les élèves ont l'autorisation de NE PAS assister aux cours du matin... (pause) ...à Norilsk du CP au CM2, à Talnah du CP à la troisième, à Kaïerkan du CP à la terminale. »

La suite ne m'intéressait déjà plus. Si j'étais à l'école élémentaire et, du coup, avais le droit de ne pas aller à l'école, c'était la fête ! Je me mettais à chanter et à danser ! Mes parents se réveillaient ! Le chat se réveillait ! Tout le monde se réveillait et se mettait à

danser et à rire ! Mes parents parlaient travailler, et moi, je retrouvais mes camarades de classe dans la cour de l'immeuble pour aller faire de la luge. Régulièrement, nous rentrions nous réchauffer dans le hall d'entrée.

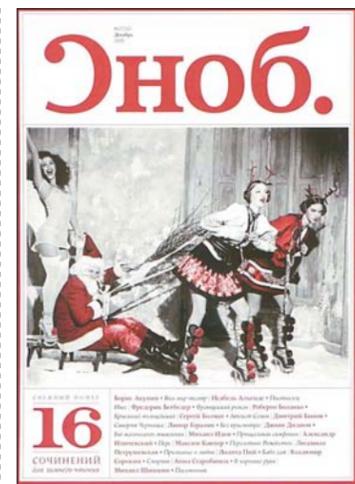
Si j'étais plus âgée que les petits veinards dispensés d'école, je me préparais du thé, je hurlais de douleur, je déprimais, j'étais triste, le chat était triste et mes parents aussi.

Sur le chemin de l'école, je volais littéralement ! L'écharpe remontée jusqu'aux sourcils et les oreilles de ma chapka nouées sous le menton, je bravais la tempête. Le visage fouetté par la neige, je me plaignais de mon sort et de l'injustice des professeurs et du monde... Le plus rageant, c'était quand je devais aller à l'école parce que la tempête n'était « pas très forte » mais que ceux qui y allaient l'après-midi étaient dis-

pensés de cours [En Russie, dans certaines écoles au très grand nombre d'élèves, ces derniers sont séparés en deux groupes : les premiers ont cours le matin ; et les seconds, l'après-midi, *nádrj* : le vent avait soi-disant forcé et il était dangereux pour les enfants de se trouver dehors. Ô, monde cruel ! Moi, j'ai eu un contrôle d'algèbre ce matin, et eux, ils vont rester chez eux !

La décision d'« être ou ne pas être », d'être triste ou heureux, était prise pour moi, mes camarades et mon chat par le service de l'éducation. Qui, pour ce faire, utilisait un tableau.

À en croire ce dernier, -36°C, ce n'était pas froid. -38, non plus. Et même un -40, sans vent, ce n'était pas froid. Le froid, c'était quand il faisait -30°C et plus et que le vent soufflait. Par exemple, à 60 km/h. Là, les choses devenaient sérieuses.



Snob est un mensuel illustré – et un site Internet – édité à Moscou depuis 2008. Il s'adresse à « la communauté de russophones qui vivent et travaillent partout dans le monde, et qui ne cachent pas leur point de vue sur les questions d'actualité les plus importantes ».

Mais sans vent, il fallait attendre -43°C : le chiffre magique ! À cette température, la ville s'enveloppait d'un brouillard glacé, constitué non d'eau mais de givre. Dans lequel on ne voyait pas plus loin que le bout de ses doigts gantés. On ne pouvait que deviner les contours des maisons et les silhouettes des réverbères. Les voitures étaient invisibles jusqu'à ce qu'elles surgissent à côté de vous. Par un temps pareil, hors de question de sortir s'amuser avec les copains ! On restait à la maison et on regardait la télévision.

Et le soir, on se remettait à prier. Parfois – ô joie ! – nous étions dispensés d'école pendant toute une semaine !

Mais – tous les habitants de Norilsk sans exception le savent – c'est à Kaïerkan que vivent les enfants les plus heureux du monde. Car, là-bas, le vent souffle sans interruption.

Alors, s'il vous plaît, ne me parlez pas du froid à Moscou ! ■

RÉSERVEZ VOTRE ESPACE PUBLICITAIRE ET COMMUNIQUEZ AUPRÈS DE PLUS DE 30 000 LECTEURS!

LE JOURNAL RUSSE EN FRANÇAIS
LE SUPPLÉMENT ÉCONOMIQUE
LE MAGAZINE SUR LE BUSINESS FRANCO-RUSSE
LE SUPPLÉMENT INTERNATIONAL
LE SITE INTERNET www.lcdr.ru

5 MÉDIAS EN FRANÇAIS ET EN RUSSE

Le Courrier de Russie
L'économika
BizMag
RUSSIE-FRANCE

POUR PLUS D'INFORMATIONS : yulia.shapovalova@ccifr.ru

ÉDITIONS
COURRIER
DE RUSSIE

présentent leur nouveau livre de photos en français et en russe

CENTRE DE GRAVITÉ
СИЛА ПРИТЯЖЕНИЯ



À COMMANDER DÈS MAINTENANT SUR lecourrierderussie.com

Les éditions Fayard ont publié en 2015 une excellente traduction française du roman d'Evguéni Vodolazkine *Les quatre vies d'Arséni*. Du grand art.

JULIA BREEN

Les quatre vies d'Arséni est un roman contemporain aux airs de chronique médiévale, aux couleurs d'hagiographie. Ou serait-ce l'inverse ? Un énième tour du grand-père Khristofor, qui se serait glissé dans la peau terrestre d'Evguéni Vodolazkine pour nous ouvrir les yeux ? On s'y perd... Le livre vous bouscule et s'empare de vous avec puissance et douceur, comme au seuil d'un lieu sacré, chargé - saturé - de toutes les passions des hommes qui l'ont un jour franchi.

Les quatre vies d'Arséni, c'est une histoire de Moyen-Âge, une chronique qui met à mal toutes nos représentations fragmentaires, illusoire sur la période. Le roman dévoile un Moyen-Âge russe d'une richesse à faire pâlir, possédant une connaissance du monde dont nous n'oserions rêver. Un temps où les hommes se savaient partie d'un tout, parlaient aux bêtes et aux arbres, attentifs à toutes les manifestations de leur mère Nature. Un temps où la Foi n'excluait ni la connaissance, ni la liberté qu'elle implique ; bien au contraire - elle en était la condition première. Arséni « le Médecin » connaît toutes les vertus des simples, ces herbes et plantes qui guérissent - théoriquement, par

Les quatre vies d'Arséni : du savoir et de la foi

la transmission, puis empiriquement, par l'expérience. Mais Arséni sait surtout que le remède compte bien moins que celui qui l'applique et que celui qui le reçoit - que la foi qui anime l'un et l'autre. Que leur lien. *Les quatre vies d'Arséni* est le roman d'une époque qui, à la différence de la nôtre, ne reniait aucune de ses dimensions. Une époque au présent chargé de passé et de visions d'avenir ; où la relation entre deux êtres impliquait toujours un troisième élément - l'angle supérieur, suprême, du triangle. Une époque qui célébrait la profondeur et la verticalité.

Rien de ce qui est humain ne m'est étranger. Cette époque des *Quatre vies d'Arséni* est cependant loin d'être idéale : de tout temps, les hommes sont des hommes - aveugles, imparfaits. Le roman de Vodolazkine parle d'amour et de mort, de la passion qui désire la fusion et finit par détruire l'autre - comme Arséni détruit, au sens figuré et au sens propre, son premier et son seul amour. Le roman parle de cette épreuve, de toutes les épreuves, aussi insoutenables que nécessaires - pour devenir soi-même. L'obscurité incontournable sur

la voie de la lumière. L'être arrive au monde et toute la connaissance s'offre à lui, par l'expérience de tous ses semblables, dans les dits et les récits - abondante, généreuse... Mais cela ne suffit jamais - il faut la bousculer, cette connaissance, il faut la mettre en cause et toucher à ses limites, les subir dans sa chair afin de l'assimiler réellement. Alors, l'être comprend qu'il en sait peu - et en saura de moins en moins. Alors, vient l'humilité - et la légèreté possible, l'humour, l'amitié. Alors, vient l'amour supérieur - universel. *Les quatre vies d'Arséni* est le récit d'une quête, une leçon de philosophie appliquée - intemporelle.

Si le temps finit par ne plus exister, l'espace, lui, est bien réel. *Les quatre vies d'Arséni* est peut-être et avant tout une histoire de Russie. Sa splendeur et ses misères. Les plus grands des hommes et les plus mesquins, une générosité sans égale et une cupidité sans limite, le dénuement absolu et la soif de pouvoir impitoyable. À peu de choses près - dans les mêmes êtres. La Russie comme espace total, absolu - lieu de tous les dangers et de toutes les grâces. La Russie et ses fols-en-Christ, ces

êtres aux pieds nus qui, à l'image du Sauveur originel, sont reconnaissants de subir toutes les souffrances du monde pour expier les péchés des hommes. Au-delà du « pieux et respectable », les fols-en-Christ sont incompréhensibles, « haïssables » - pour secouer les humains, pour dévoiler l'hypocrisie, les bassesses et les mensonges. Insupportables et nécessaires. Tout le caractère de la Russie dans le personnage d'Arséni. Le grand péché de sa vie - originel - qui ne le laissera plus en paix, lui apprendra la vertu suprême d'humilité et le poussera, jusqu'au dernier souffle, à soulager les maux de ses frères humains. Arséni et son renoncement, à son corps, jusqu'à sa personne et à son nom - dans cette même quête de sens, d'expiation et de pardon. Sa quête de plénitude aussi, son doute permanent - qui ne trouve de repos, temporaire, que dans les bonnes actions. Arséni tire son énergie vitale de l'énergie qu'il donne aux autres - sans compter. Seul celui qui n'a pas peur de se noyer peut marcher sur l'eau. Arséni, c'est cette Russie qui se sait tout à la fois imparfaite et puissante de sa foi, de sa vérité. Cette vérité qui



La traduction française des *Quatre vies d'Arséni*, signée Anne-Marie Tatsis-Bolton, est parue en avril 2015 aux éditions Fayard. 368 pages.

n'est jamais une réponse, laisse toujours place à la curiosité - à l'intelligence. Cette Russie souffrante et céleste - messianique.

Dans son écriture même, le roman d'Evguéni Vodolazkine incite à la réflexion, à la profondeur. Dans la succession des symboles et des paraboles, cette écriture est en soi une révolte contre notre présent noyé dans ses conclusions hâtives et autres explications définitives. *Les quatre vies d'Arséni*, c'est un roman qui vous heurte pour mieux vous consoler, une œuvre qui ordonne et apaise - qui rend au monde son harmonie. ■

ANTICIPER LES ATTENTES DE SES CLIENTS



TOP-3
POUR LES ACTIVITÉS DE TRADE FINANCE
EN RUSSIE ET CEI*

ROSBANK.RU

ROSBANK

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE GROUP

BUILDING TEAM SPIRIT
TOGETHER